



*T'as qu'à bosser
feignasse !*

MicHal

Image de la couverture, libre de droit :

Nikita sdf winehouse

<https://www.lindependant.fr/2011/08/19/nikita-sdf-mon-chien-s-appelle-winehouse,52539.php>

Michal

Vous présente

**T'as qu'à bosser
feignasse !**

ISBN :

© MicHal

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Les illustrations sont toutes libres d'exploitation

Du même auteur :

Ophélie.
Roman : 2018

Le masque à deux visages.
Roman : 2016

Le monde du dehors.
Tragédie : 2014

Derrière les volets clos.
Roman : 2013

On a tous des yeux pour regarder.
Roman : 2011

Ange et Lique ou le défi à la démo crassie.
Roman : 2007

Les petites abandonnées.
Recueil de poésies : 2016

Apologues.
Recueil de fables : 2015

Dames.
Recueil de textes : 2015

Le monde des amblyopes.
Recueil de textes : 2014

Flairance.
Recueil de textes : 2016

Côté tain.
Recueil de poésies : 2017

Sommaire :

Préface :	page 9
Chapitre 1 : La rencontre avec Évi.	page 11
Chapitre 2 : Le premier petit déjeuner.	page 32
Chapitre 3 : Évi chassée de chez elle.	page 54
Chapitre 4 : Évi la soirée de l'horreur.	page 74
Chapitre 5 : Le retour chez son père	page 97
Chapitre 6 : Ive.	page 113
Chapitre 7 : Le début d'une rédemption	page 126
Chapitre 8 : L'envie d'Évi pour la vie.	page 144
Chapitre 9 : La sortie du cimetière des âmes	page 155
Epilogue :	page 163
Conclusion :	page 167

Préface.

L'illusion... toujours l'illusion, le privilégié ose s'exprimer sur l'apparence... sur l'apparence de l'autre.

Ah l'autre ! Il a les moyens d'avoir une apparence ! Même si c'est celle d'un être humain oublié dans les caniveaux de la vie des uns.

L'illusion... toujours l'illusion, le privilégié ose s'exprimer, parce que d'autres pensent comme lui. Il est si facile de juger sans vouloir comprendre, il est si facile de condamner sur l'apparence.

Ci-après, sera la vie d'Évi... si c'est bien une vie d'ailleurs, si c'est bien la seule place que nous lui avons laissée dans la vie... le caniveau.

Évi est l'anagramme du mot vie, parce que pour elle, la vie n'est pas une Évi...

Ive aussi est l'anagramme de la non-vie et pour lui sa vie, c'était Évi, qui n'est pas une vie...

Évi sera votre cauchemar, des heures vides dans vos nuits noires. Elle sera le rappel de la raison à une pensée humaine... humaine... si vous osez lire son histoire.

Chapitre 1 : La rencontre avec Évi.

— Pierre, Pierre ! As-tu cinq minutes à me consacrer ?

— Dis Angélique ! Tu me sembles bien excitée ! Viens dans la salle de réunion ! Tu prends un café ? Tu as le temps, non !

— Bien entendu Pierre ! J'ai le temps... quand même.

— Ghislaine ! Peux-tu nous ramener deux cafés s'il te plaît !

— Alors, Angélique ! Qu'y a-t-il donc de si important ?

— Attends que je m'assoie quand même !...

— Excuse-moi ! Mais tu paraissais si pressée !...

— Je ne suis pas plus pressée que cela si ce n'est de te parler ! J'ai un sujet de reportage qui devrait te plaire !

— Merci Ghislaine ! Alors, vas-y ! Explique-toi !

— Le jour de l'an avec ma Lolo, nous étions invitées en ville, pour dîner avec des amis au resto. Nous avons croisé une jeune femme... SDF, dans la rue saint Julien ! Tu vois... la grande rue piétonne... où il y a tous les bistrots !

— Oui bien entendu ! Et alors ?

— Eh bien, nous sommes restées discuter avec elle un petit moment et je pense que nous pourrions faire un article avec elle sur la descente aux enfers des SDF.

— Elle est prête à raconter sa vie... comme ça !

— Je n'ai pas dit cela Pierre ! Je ne sais pas si elle parlera d'elle, mais d'une façon générale des SDF... j'en suis persuadée !

— Cela fait combien de temps qu'elle rame ?

— Sept... huit ans !

— Intéressant... tu peux me laisser y réfléchir une ou deux journées !

— Oui bien entendu, elle ne va pas s'échapper... et puis elle tient encore debout.

— Quel humour encore Angélique ! Toujours aussi grinçante !

— Tu me connais Pierre !

— Quoi d'autre ?

— Rien, rien ! Mais dis, ça te gêne de perdre un peu de temps avec moi pour boire un café !

— On ne peut vraiment rien te dire ! Tu prends tout au pied de la lettre ! Quelquefois, je me demande si tu es comme cela avec Laurence !

— Avec Lolo, c'est différent ! Bon ça va ! Arrête de me charrier ! Alors, comment est le journal d'aujourd'hui ?

— Bien, bien, ton article sur les maisons de retraite : "Les nouveaux hospices où on abandonne ses parents" fait un

tabac. Je n'arrête pas de décrocher le téléphone pour me faire engueuler, c'est très bon signe !

— C'est vrai que tu aimes cela ! Bon, je vais retourner voir NOTRE petite clocharde !

— Tu m'en reparles, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, bonne journée Pierre !

Angélique était déjà repartie, le sourire planté sur les lèvres, bien satisfaite des réponses de Pierre. Elle se dirigeait vers le centre-ville pour retrouver la jeune SDF, impatiente de pouvoir discuter avec elle et préparer peut-être quelques autres rencontres plus régulières.

La voiture garée en vrac sur un bout de trottoir, elle se hâtait par la rue piétonne, zieutant à droite à gauche les porches de porte bourgeoise indifférents, les recoins un peu plus discrets et plus sombres, cherchant une ombre qui serait celle de son inconnue du premier de l'an. Angélique n'était pas bien équipée pour battre le pavé mouillé, ses chaussures prenaient l'eau. Le soir tombait bien plus vite, l'hiver, quand le ciel était chargé de rancunes.

— Bonsoir... !

Un corps couvert d'un vêtement de pluie, la tête détrempée par une capuche déchirée, se déplaçait pour dégager un visage pas bien à son avantage. Elle n'était pas bien en forme,

protégée malgré tout par la devanture d'un magasin fermé, en retrait. Contre elle, bien calés, les deux chiens levaient la tête sans grogner pour autant, eux aussi étaient mouillés. C'était bien la jeune fille du premier de l'an... pas facile à reconnaître, dans la pénombre d'un éclairage de rue aux lampes fatiguées, accoutrée comme ce n'est pas possible. Le visage se dévoilait blême et abusé, un soir de pluie bien froide de janvier.

— T'es qui toi ? Approche un peu ! On se connaît ma belle ?

— Nous nous sommes croisées dimanche. J'étais avec ma compagne... nous avons discuté de choses et d'autres !

— Oui... peut-être... maintenant que tu le dis. Qu'est-ce que tu me veux ?

— Je t'avais dit que j'étais journaliste ! Que j'aimerais bien parler de vous, les gens qui vivent dans la rue !

— Maintenant que tu le dis... et alors !

— J'en ai discuté avec le rédacteur du journal ! Il est d'accord pour que j'écrive quelque chose.

— Quelque chose... ça me fait une belle jambe !

— C'est une première étape... mais c'est comme tu veux...

— Mais pourquoi moi ? ... Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Ne veux-tu pas te lever et qu'on aille discuter dans un endroit plus confortable pour toi !

— Tu m'emmerdes, tu sais ! Mais... allez... donne-moi la main ? On va aller sur le port, il ne pleut plus... je crois... allez les chiens ! Venez, on va se balader !

— Non, il ne pleut plus.

— Merci ma belle, il fait froid... putain de temps... marcher va me faire du bien... et aussi aux chiens, ils aiment bien traîner surtout Zyoky. Alors, pourquoi moi ?

— Le hasard ! Et puis, tu nous sembles si jeune qu'il y a bien des raisons pour que tu sois ici !

— Comme tu le dis... Mais on n'est pas là pour parler de moi, il n'y a aucun intérêt !

— C'est comme tu le veux, toi ou une autre, ce qui nous intéresse c'est de comprendre, si vraiment il y a à comprendre. J'en suis persuadée que bien d'entre vous sont ici à la suite d'un drame.

— T'as pas tort... c'est mon cas et celui de bien d'autres que j'ai rencontrés dans les rues. Il y a aussi des choix de vie, mon compagnon, c'était ainsi... Tiens ! Assieds-toi là... essuie un peu... ça doit être trempé.

Angélique la regardait sans trop d'insistance, histoire de ne pas trop la gêner, circonspecte, avec une lueur de pitié retenue pour qu'elle ne se vit pas.

Bien trop d'images se créaient dans sa tête, elle imaginait déjà l'inimaginable, elle était comme cela Angélique. Quand elle sentait des fluides d'émotion s'échanger, elle s'investissait de l'âme jusqu'aux derniers doigts de pied et là, déjà, elle sentait frémir des embryons de ressenti qui rendaient la jeune clocharde bien plus sympathique.

— Dis la belle ! T'as perdu ta langue ?

— Non, non... je pensais seulement...

— Pas à moi j'espère, ce serait du temps perdu...

— Dis ! Parlons sérieusement ! Tu as un prénom, je suppose !

— Et bien dis-donc ! Tu y vas toi ! On se connaît pas et tu voudrais savoir mon nom ! C'est Évi... un drôle de prénom n'est-ce pas ! Et mes compagnons, la chienne, c'est Zyodi, elle a trois ans et mon vieux chien Djock qui m'a sauvé plusieurs fois la mise. Et toi ! C'est quoi ton nom ?

— Angélique, Angélique Lelievre et je travaille au journal :
« La vérité » ...

— Et ta pote ?

— Laurence Normand ! Elle est avocate...

— Que du beau monde... non de dieu ! Alors, tu vois ici, quand il ne pleut pas, c'est là que je viens avec mes chiens, on

ne dérange personne et on croise du monde. C'est mon jardin de Versailles !

— Évi ! Je te propose ceci... te rencontrer... un moment chaque semaine et discuter avec toi... de toi... des autres, de tes chiens, de tes amis... de ce que tu voudras en fait, pour écrire un article... voire rien, voire plus... aucune obligation.

— C'est quoi le "voire plus" ? Un piège à cons ! Désolée... mais on se méfie, c'est pas la première fois que je me ferais baiser.

— T'aider...

— M'aider... m'aider à pisser debout comme les mecs... à me battre... tu déconnes ma fille... tu déconnes !

— Je sais, je suis présomptueuse et je m'occupe peut-être de ce qui ne me regarde pas ! Peut-être que tu ne veux pas t'en sortir non plus, ta vie de demain.... ne se résume peut-être qu'à ce que tu vis aujourd'hui !

— Tu te fous de ma gueule... tu me prends pour qui ! Une gaufre !

— Je comprends, je t'ai vexée, j'en suis désolée !

— Mais arrête de chialer ma grosse ! Tu ne me vexes pas du tout ! C'est que... je ne vois pas ce que tu peux faire pour moi... personne ne peut rien faire pour moi ! Mais je suis

d'accord pour te voir, cela va nous faire de la compagnie à moi et aux clébards.

— C'est top ! Je reviens quand alors !

— Demain... non je blague, jeudi prochain, j'ai rien sur mon agenda... elle est bonne celle-là, hein !

— Jeudi... pas de problème !

Angélique esquissait un sourire un peu coincé, pour montrer qu'elle appréciait la blague d'Évi, mais aussi qu'elle ne se moquait pas... surtout pas.

Elle était bien satisfaite de cette rencontre. Qu'Évi accepte de la revoir était déjà une étape rassurante. À coup sûr, elle sentait bien qu'elle pourrait reconforter les demains de celle-ci, avec sans doute un peu de prétention, beaucoup de prétention. Tout le trajet, le visage d'Évi hantait son attention. Bien consciente du fait, elle adaptait sa conduite à moindre risque. Elle arrivait au seuil de la maison sans s'être aperçue du temps passé, pressée aussi d'aller raconter à sa Lolo sa rencontre avec Évi.

Elle sautait de la voiture, claquait la portière et brusquement, ouvrait la porte d'entrée qui subissait le même sort, presque à sortir de ses gonds.

— Il ne faut pas demander qui arrive ! Miss douceur et ses délicatesses !

— Arrête ma Lolo ! Tu ne sais pas avec qui j'étais tout à l'heure ?

— Comment veux-tu que je sache ma puce ?

Angélique s'était débarrassée de son manteau et de son foulard, les jetant sur le bord du canapé. Elle s'empressait de prendre sa Lolo par la taille occupée qu'elle était à préparer le repas du soir et lui embrassait le cou sans que celle-ci puisse se retourner et voir l'intruse.

— Arrête Lili ! Tu me chatouilles ! Arrête ! Je vais faire tomber la spatule ! Alors, qui est donc cette personne qui ose voler du temps à ma chérie pour me la rendre en retard et excitée comme pas possible ?

— Tu te souviens de la jeune femme avec qui nous avons discuté le bout de gras au premier de l'an ?

— La clocharde ?

— À Lolo ! Un peu de respect s'il te plaît ! Je déteste ce mot. Il est réductif et avilissant. Il résume la personne à ce qu'elle est, peut-être une toute petite partie de sa vie !

— C'est bon ma Lili... C'est bon, je m'excuse. Tu as raison ! C'est vraiment maladroit de ma part ! Oui, je m'en souviens de cette jeune femme.

— Eh bien ! Pierre m'a donné carte blanche pour faire un reportage sur les SDF. Alors, je suis retournée la voir, on a discuté un bout de gras et... et...

— Comment veux-tu que je devine ! Abrège !

— Et... elle est d'accord pour qu'on se revoie... Ce n'est pas top ça ?

— Toujours égale à toi-même ma Lili, ma petite mère Térésa. Je suis contente pour toi. Comment elle s'appelle cette dame ?

— Évi... tu te rends compte ma Lolo... on va peut-être pouvoir l'aider...

— Tu ne vas pas un peu trop vite ! Comme d'habitude d'ailleurs !

— Peut-être, mais il faut bien envisager le meilleur n'est-ce pas miss casseuse de morale !

— Tu sais bien que je n'ai pas ton allant ni ta vision plus que positive des choses ! Je garde les pieds sur terre. Je veux bien reconnaître que tu as bien souvent raison et que ta quête, pour aider les autres, mériterait plus d'enthousiasme de ma part. Mais lâche-moi maintenant ! Tu m'empêches de respirer.

— Rabat joie ! Mais... tu n'as pas vraiment tort, son regard froid me dérange, il me laisse frustré de sentiments

belliqueux, on dirait qu'elle n'a pas besoin de quelqu'un pour respirer sa souffrance...

— C'est la triste réalité des gens qui souffrent ma belle, nous vivons une autre vie... en ignorant leurs maux. Pourrait-on vivre autrement ? Et puis, avant de te rencontrer, elle souffrait déjà !

Le sombre tombait sur une famille où chacun s'endort sur un épais matelas de vérité, qui rassure bien plus que des rêves avortés.

— Tu fais quoi ce matin ma Lili ?

Le regard de Laurence en disait beaucoup sur la nuit qu'elles avaient passée ! Langoureux encore, une plénitude reconnaissante se lisait sur le visage. Angélique était beaucoup moins lisible, presque secrète, elle savait prendre du recul sur le sentiment et ne garder, que pour elle, les bienfaits d'un passé récent.

— Je retourne voir Pierre ce matin ! Tu viens avec moi ?

— Non, non je vais à l'étude, il y a quelques dossiers qui prennent du retard. Avec Philippe, nous voulons être prêts pour la prochaine session. Nous devons mettre les bouchées doubles. En revanche, je ne serais pas contre un petit en-cas chez Ginette !

— Eh bien d'accord, à ce midi chez Ginette ! Un petit bisou ma puce !

Laurence se bouchait les oreilles, certaine que la porte d'entrée souffrirait encore de la nonchalance d'Angélique.

Angélique ne pensait plus que par Évi, hors sa Lolo bien entendu. Elle avait hâte d'en parler à Pierre, elle imaginait bien trop l'impossible sans doute, Pierre saurait bien lui dire ce qu'il faudrait faire.

Elle était déjà dans les marches de l'entrée du journal, violentant la porte, elle ne devait pas aimer les portes qui, la séparaient bien trop de ceux qu'elles voulaient retrouver.

— Est-il là, Pierre ?

— Dis Angélique ! Tu pourrais nous dire bonjour au moins !

— Désolée les filles, vraiment désolée ! Bonjour mesdames ! Comment allez-vous ?

— N'en fait pas de trop non plus, cela ne te ressemble pas du tout !

— Alors, Pierre ?

— Qui me cherche ici ? Angélique, bien entendu !

— Que fais-tu dans mon dos Pierre ?

— Je préfère être derrière la tornade que devant ! Blague à part... tu tombes très bien... nous sommes en retard pour le

briefing du matin, alors si tu veux y participer, le sujet : les SDF !

— Oh bien oui !

Angélique ne participait pas au briefing du journal habituellement réservé à Pierre, au responsable de l'imprimerie et au comptable. Briefing étant un bien grand mot, on dira, qu'après la fin des impressions et des livraisons, ils se réunissaient pour discuter du trop tard, trop tard pour corriger, trop tard pour quoi que ce soit d'ailleurs, quand les rotatives se taisent, il n'y a plus rien à corriger, il suffisait d'attendre les retours des lecteurs. Boire un café ensemble, c'était aussi une façon de se rassurer qu'ils étaient bien dans leurs fondamentaux.

Ce jour, pourtant, la salle était bien remplie, exceptionnellement bien remplie. Cela n'arrivait pas souvent, seulement quand les comptes étaient dans le rouge pour trouver des solutions rapidement ou pour des évènements exceptionnels qui nécessitaient la mobilisation générale. Là, on sentait bien que ce n'était pas le cas, l'ambiance était à la rigolade avant qu'Angélique et Pierre entre dans la salle de réunion et puis, l'assemblée était plus conséquente qu'habituellement.

— S'il vous plaît... s'il vous plaît ! ... un peu de calme ! ... vous savez bien que je n'aime pas perdre mon temps... merci... Je voudrais vous informer d'une aventure dans laquelle je souhaite entraîner le journal... dans une aventure humaine, comme je les aime bien. Voilà, hier Angélique m'a fait une proposition, faire un article sur la vie des SDF. Après quelques heures de réflexion, quelques coups de téléphone aux bons amis, nous suivons bien entendu la proposition d'Angélique et nous irons plus loin. Je pense... nous pensons que nous pouvons faire mieux et non ponctuellement, mais dans la durée. Alors, voici notre proposition, Angélique continuera les discussions avec la personne qu'elle a rencontrée et... nous mettrons tout en œuvre pour que cette personne puisse retrouver une vie plus confortable, si elle accepte notre aide. J'ai une grande confiance en Angélique pour mener à bien cette démarche. Nous estimons que celle-ci n'est pas suffisante, nous souhaitons aider des SDF sur le long terme, par des prises en charge de ceux-ci, ceux qui le veulent, bien entendu. J'attends des réponses d'amis de la petite télévision, de différents organismes, de personnes qui ont déjà engagé des actions auprès de ces personnes. Je ne sais pas encore comment va évoluer cette aide, mais elle va exister. Vous me connaissez, je suis un teigneux et mes collègues pas

beaucoup mieux ! Voilà, quand nous mettrons notre démarche en place, ceux qui voudront s'y associer seront les bienvenus, aucune obligation, bien entendu, je sais déjà que certains font beaucoup pour le journal et nous ne sommes pas si nombreux ici.

Comme à son habitude Pierre stoppait son élan sans que personne ne s'y attende, sa maladresse naturelle sur la communication. Heureusement, il en était bien autrement pour ce qui était d'écrire. Donc, un silence plongeait l'endroit, chacun se regardait pour questionner l'autre, quelques secondes de flottement qui devenaient gênantes.

— Merci Pierre ! Merci beaucoup, je reconnais bien ton dévouement social et citoyen et je suis fière de représenter le journal dans cette démarche.

Angélique s'approchait de Pierre, des sourires s'esquissaient, le climat redevenait détendu. Chacun, passée la surprise, y allait de son propos qui confirmait bien que la démarche serait partagée par tous. Un brouhaha régnait maintenant pour ce petit groupe, une sorte d'allant général.

— Angélique, peux-tu rester un peu ? Nous allons discuter un peu de notre nouveau challenge.

La salle se vidait, le propos de Pierre était clair, il voulait un peu de tranquillité pour discuter avec Angélique.

La porte fermée ne dévoilerait en rien les propos échangés, ils restaient donc secrets aux oreilles de tout autre. La matinée passait ainsi bien trop vite, plus vite que chacun ne l'aurait souhaité. Dans un petit journal et jusqu'au lancement des rotatives, c'est toujours la course.

Lili était presque en retard pour rejoindre sa Lolo chez Ginette. Quand elle se dit presque en retard, c'est qu'elle l'était vraiment. Alors, elle pressait le pas, trottinait même pour retrouver sa voiture, pas question de rouler trop vite, elle était bien consciente des dangers en ville. Une place, sur le bord du trottoir de la brasserie, était libre, la voiture était garée à la parisienne, le pneu avant gauche bien monté sur le trottoir.

— Ma Lolo, je suis désolée !

— Pas de panique, je ne suis là que depuis cinq minutes !
Prends ton temps, dévêts-toi d'abord et un bisou ma belle !

— Si tu savais !

— Un bisou d'abord !

Elle n'y réchapperait pas, Lolo était câline et pot de colle et rien ne pourrait remplacer une petite faveur. Elle faisait le

tour de la table pour bisouter sa Lolo, un baiser discret, mais sincère et très appuyé.

— Alors qu'as-tu donc à me dire ?

— C'est Pierre... il veut engager le journal dans l'aide aux SDF...

— C'est bien Pierre cela ! ...

— Mais sur du long terme ! Il veut engager le journal et tous les employés... volontaires.

— Intéressant ! Explique-moi un peu !

— Il ne nous a pas trop expliqués. Il attend des réponses de ses contacts. Une télévision, je pense à TVAS, tu sais ! La télé qui travaille avec les associations ! Et puis d'autres personnes dont je ne sais rien encore.

— Il est top ce mec ! Il a beau se trimballer en sandales toute l'année, dans son jean raffistolé de partout et son blouson de cuir du moyen-âge, il assume grave !

— C'est clair ! Enfin, ça va bouger ! Et si j'ai besoin, je pourrai m'appuyer sur chaque personne du journal qui le voudra bien. C'est top, une opération sociale de grande envergure pour ces malheureux !

— Ça c'est très bien ! Et... et... Philippe s'associe à Pierre dans la démarche, il va lui confirmer cela en début d'après-midi !

— Comment se fait-il ?

— Pierre lui a demandé conseil hier soir ! Pour officiellement engager le journal dans une association, ou nouvelle ou existante.

— Tu me laisses parler... et tu savais ! Cachotière !

— Pour une fois que je peux me moquer de toi, tu ne vas pas en faire une maladie quand même ! Reviens à Pierre !

— Tu as raison, c'est bien Pierre cela ! Et alors...

— Alors, il existe déjà une association sur la ville qui aide les SDF, Philippe va donc lui proposer de la rencontrer pour discuter de comment le journal peut s'engager. Tu sais, la majorité des gens de la rue, a des droits et elle ne les connaît pas. Par exemple pour Évi, elle est en droit de demander une pension à sa mère...

— Je vous dérange les filles !

— Non, non Delphine ! On a tant de choses à se dire !

— Vous vous êtes vues ce matin !

— Oui, mais...

— Cela ne me regarde pas ! Aujourd'hui escalope de veau à la normande si cela vous dit !

— C'est très bien ainsi, merci, deux plats du jour !

— C'est déjà une petite patronne !

— Comme tu le dis, ma Lili ! C'est chouette ce que Ginette a fait pour elle ! Lui permettre de reprendre son affaire à moindre coût !

— Il y a, dans ses neveux, certains qui doivent faire la gueule, les parents de Delphine notamment, l'héritage amputé du restaurant, ça ne fait plus grand-chose...

— Quand on fiche sa fille à la rue, on ne peut pas espérer grand-chose en retour, il y a une justice tout de même ! Celle de la vie !

— Tu crois cela, la justice de la vie ? Moi non, regarde Évi ! Tu crois qu'elle voit les bons côtés de la vie !

— Non, tu as raison, c'est une expression... mais c'est vrai que certains collectionnent les emmerdes...

— Bon ! À chaque fois, c'est pareil, on dévie la conversation !

— Ce n'est pas bien grave quand même ma Lili, non...

— Certainement non, mais pour en revenir à Philippe c'est top sa proposition et qui suivrait cela au cabinet... ma Lolo !

— Eh bien oui ! Sauf si tu ne veux pas...

— Bien oui... je vais refuser...

— Les filles, un peu de place s'il vous plaît ! Et pour la boisson ! Deux pintes ?

— Oui, oui, il y a une nouvelle bière ?

— Une ambrée oui, un délice...

— Eh bien merci deux ambrées ! Dis ma Lolo, tantôt, tu fais quoi ?

— Tribunal, c'est la session de la semaine ! Pourquoi ?

— J'ai du temps cet après-midi, je pensais aller faire quelques courses avec les garçons !

— C'est une bonne idée, ce sera sans moi, je ne sais même à quelle heure, je vais rentrer... très tard ! Dans la nuit, sans doute... mais tu peux emmener les garçons faire quelques courses...

— Tu veux bien !... Tu veux bien que j'emmène... tes deux fils !

— Oui ! Pourquoi ?

— Ce sera la première fois ma puce ! ... La première fois que je serai seule avec les garçons, c'est top non !

— N'abuse pas quand même ! Ne les gâte pas trop, n'est-ce pas !

— Non... non... tu me connais, j'ai des oursins dans mes poches... bon appétit ma puce !

— Pour toi aussi trésor ! Je ne sais pas si je fais bien... un arrêt maladie, je sens une indigestion... j'ai déjà mal au ventre...

— Arrête ma Lolo ! Je ne suis pas naïve ! Mais pour nos enfants... ah ça me fait drôle ! Je suis contente, tu ne peux pas savoir...

— Je crois que je n'ai plus rien à dire... allez ! Mange ma puce ! C'est très appétissant, n'est-ce pas ?

— Comme toujours un délice ce plat du coin et bien cuisiné.

Peu de clients ce midi, la salle était calme et révérencieuse, les filles déjeunaient dans un relatif silence, se croisant du regard, quand la fourchette et le couteau découpaient de tendres morceaux de veau avec une sauce crème aux champignons, un délice qui méritait un peu de respect.

Chapitre 2 : Le premier petit déjeuner.

Une semaine, qu'elle n'avait pas revu Évi, c'est bien long quelquefois, une semaine. Elle ne l'avait pas revue de visu, mais durant toutes ses nuits au moins, elle la hantait. Cette jeune femme prenait de plus en plus de place dans les pensées d'Angélique, pas autant que sa Lolo bien entendu, enfin pas de la même façon, mais comme à chaque fois qu'elle rencontrait quelqu'un qui souffrait... les mots d'Évi étaient maintenant les mots d'Angélique, ses souffrances transpiraient dans les pensées de Lili. Alors, ce matin, elle s'était réveillée de bonne heure bien avant que le jour ne chatouille ses paupières, l'humeur au zénith, les blagues à deux balles oubliées. Ce matin, elle resplendissait, une belle femme que magnifiait son challenge avec Évi. Elle n'écoutait pas les bruits habituels de la famille, ni ne savourait pas le petit-déjeuner copieux et traditionnel.

— Dis Lili, nous existons encore ! Rassure-moi !

— Qu'ai-je fait encore ?

— Rien ! Tu nous ignores, c'est tout ! Je te reconnais bien là, mademoiselle a un nouvel os à ronger, nous ne comptons plus !

— Je suis désolée ma Lolo, excuse-moi !

— Mais elle se moque de nous en plus ! Cela ne te ressemble pas beaucoup non plus ! Ce pardon sent l'hypocrisie.

— Bon Lolo, je m'excuse et c'est sincère ! Oui, tu as raison, Évi occupe mes pensées et j'ai hâte de la retrouver ! Mais cela, tu peux le comprendre !

— Un peu de temps pour nous et avec nous, tu peux ?

— Bien entendu ma puce ! Bien entendu ! Veux-tu un autre café ?

— Vous avez vu les mamies ! Je vous l'avais dit que je la retournerais !

Lolo éclatait de rire ainsi qu'Irène et Hélène, les deux petits gars ne voulaient pas être en reste. La table prenait un air de rigolade et Angélique, stupéfaite de s'être fait berner ainsi, souriait, un sourire un peu coincé, puis de même rejoignait les autres éclats de rire.

— Tu as raison malgré tout, ma Lolo, il faut que je fasse plus attention à vous, ma petite famille...

— Ma Lili, je ne pensais pas du tout ce que je t'ai dit. Je suis étonnée que tu aies si bien marché. Je comprends bien que tu t'investisses pour les autres et j'accepte bien volontiers que tu sois perturbée. Oui, je veux bien un café ma puce !

— C'est un plaisir d'être avec vous, il y a tant d'amour ici, mais pourquoi certains en sont-ils privés ?

— Angélique cœur d'artichaut ! Tu ne changeras pas ma belle, sous ta carapace froide, se love un petit chaton !

— Moi z'aime bien les artissos ! Zé pour ça z'aime Lili !

— Certainement mon petit Juju !

— Ils sont mignons ! C'est bien ce que je disais... Certaines sont plus gâtées que d'autres...

— C'est le jour d'Évi... je viendrais avec toi la semaine prochaine !

— Pas de problème ma puce !

— C'est qui Évi, ma chérie !

— Je t'ai expliqué maman, c'est une jeune fille à la dérive... on va s'en occuper ! Bon, je vous laisse, je passe au journal et je rejoins Évi.

— Bonjour Évi ! Alors, comment vas-tu ce matin ? Ah, je suis désolée... je vois !

Les cheveux aussi froissés qu'une erreur judiciaire, le visage qui n'aurait pas rencontré de rêve cette nuit... ni un gant salutaire pour une toilette précaire, la jeune femme

tournait la tête vers une voix presque connue. La nuit avait dû faire des heures supplémentaires en brumes pas très licites.

— Ah ! Ta gueule Angélique ! Je ne me rappelais plus que tu venais ce matin !

— Si tu veux, je reviens plus tard ou un autre jour !

— Non... non... laisse-moi cinq minutes que je rassemble un peu ce qui traîne dans ma calebasse !

— Nous t'attendons plus loin !

— Dis que tu as honte de discuter avec une cloche !

— Non, ce n'est pas cela, c'est seulement pour te laisser un peu d'intimité morale !

— Morale peut-être, parce que pour le reste, l'intimité sur le trottoir c'est le goudron ! Je suis encore dans la brume de cette nuit... j'ai encore trop picolé ! Putain, c'est le bordel dans mes affaires, faut faire un peu de ménage ! Pas de squat, cette nuit, nous sommes restés ici.

— Ça va, tu as encore un peu d'humour !

— N'abuse pas pour autant ! Eh ! C'est quoi ce bordel ?

— Une caméra ! Nous en avons parlé, mais si tu veux, nous arrêtons de filmer !

— Non... non... c'est vrai, je m'en souviens et s'il ne me reste plus grand-chose, ma parole a encore valeur. Alors que ton larbin continue de filmer, tant pis si je ne suis pas

présentable. Je suis comme on me voit, comme ils me voient, les tordus de passage.

— Ne t'énerve pas ! Au bout de la caméra, c'est Lucas, le petit stagiaire !

— Il est mignon le même ! Ne me fixe pas comme ça le même ! Ch'uis pas un fantôme !

— Allez viens ! On va prendre un café chaud au bistrot du coin !

— Ça m'étonnerait ! Il n'aime pas les clodos celui-là et encore moins mes chiens !

— Ne t'inquiète pas, j'ai discuté avec lui. Nous filmerons sur sa terrasse, nous nous installerons de ce côté, c'est discret et nous ne dérangerons pas sa clientèle ainsi. Quoique à cette heure, il n'y a pas vraiment grand monde et avec ce temps en plus !

— D'accord, d'accord !

— Tiens donne-moi ta main pour m'aider à me lever ?

Elle tendit une main tremblante de plein d'abus de tout genre, pour lever un corps malgré tout encore jeune, mais pourtant courbaturé, cassé de cette nuit sous les cartons.

— Ah putain ! Que la vie est difficile ! J'ai pas trente ans et mon corps souffre plus que celui d'une grand-mère !

— Allez Évi viens ! Tu as froid dis-donc !

— Quand on dort dehors par presque zéro degré, on a froid ouais ! Mais le pire n'est pas là ! Le pire, c'est le froid du regard des gens qui nous évitent, ça fait froid au cœur, ouais, glacial je dirais, même en été !

— Tu ne prends pas ton sac ?

— Il n'y a rien à voler dedans ! Rien ou si peu de chose, quelques fringues pour paraître moins dégueulasse !

— Et puis, y a Pierrot, il va surveiller mon bordel, surtout pour garder ma place. Ici, c'est bien pour faire la manche ! Allez vieux Djock, viens avec ta mémère et toi la branleuse de Zyodi, viens aussi ! Aux pieds les chiens !

— Ils sont sages, dis-donc !

— Il ne faut pas se fier au vieux Djock !

— Attends ! Installe-toi et nous continuerons de parler après.

— Oh putain ! Moi à la terrasse d'un bistrot, assise devant un grand Kawa bien chaud ! Eh Joseph ! Aujourd'hui, je fais pas fuir tes clients ?

— Ça va la gueuse ! Ça va ! N'abuse pas pour autant !

— Dis Évi ! Peux-tu nous parler de tes chiens ? C'est bien plus important que le reste, c'est ta famille n'est-ce pas ?

— C'est vrai, laissons ce vieux con ! Tu sais que ce mec, c'est son père qui lui a payé ce bistrot ! Il était trop con à

l'école et un bon à rien de rien ! Et lui, il est derrière le comptoir, du bon côté de la vie, tu vois ! En fait pas beaucoup mieux que moi, lui aussi, il se poche... mais à la bulle, c'est plus chic et cela ne se voit pas de la rue...

— Dis Lucas ! Tu peux filmer ! Discret n'est-ce pas !

— Il est muet le même ! Il a pas dit un mot encore !

— Non, il est impressionné ! Il n'est pas bien vieux à peine dix-huit ans et au milieu de deux femmes... à cet âge cela impressionne !

— Dont une cloche en plus !

— Revenons à nos moutons, à tes chiens plutôt ! Tes chiens Évi... tes chiens !

— Ah ouais, mes chiens ! Le vieux Djock, c'est mon chien, même quand j'habitais chez l'autre con, le mari de ma mère. Je l'ai eu tout petit, quand j'étais au lycée. Un cadeau qui ne leur a pas coûté bien cher, puisque c'est un bâtard qu'on leur a donné.

— Il est beau ce chien pour autant !

— C'est un amour, je peux compter sur lui ! C'est ce qui est important dans la rue ! Tu sais, une nuit, il m'a sauvé la mise...

— Eh bien raconte ! Raconte-nous cette nuit !

— Et bien, c'était un peu après la mort de Ive, mon pote de galère, je suis restée cette nuit-là, avec deux mecs que je connaissais pourtant avant. Et cette nuit-là, ces enculés ont essayé de me baiser sur le bord du quai du port. Je ne sais plus quelle heure il était ! Je ne pouvais pas me défendre tellement j'étais bourré et sans doute cramé aussi. Et c'est là que Djock s'est jeté sur celui qui me déshabillait et l'a mordu aux couilles jusqu'au sang. L'autre, il hurlait sa mère et son pote s'est barré, courageux le mec. J'ai dû me rafistoler pour aller plus loin, rejoindre d'autres clodos pas plus courageux, mais pour rester en groupe. Personne n'osait plus rester près de moi. Le lendemain, quand j'ai repris conscience, il y avait du sang sur mes fringues, certains que le gus devait souffrir le martyre, on ne l'a jamais revu !

— Ah le bon pépère ! Il a quel âge alors ton protecteur ?

— Dans les douze ans... et respecté dans la rue. Tu sais tout se sait vite ici, même les mecs de la ville, les facteurs, les habitués font un détour même quand il dort. Et pourtant c'est un ange le pépère, il a seulement défendu sa petite-maîtresse.

— Belle histoire ! Les animaux nous surprendront toujours ! Dis ! Tu crois qu'il mangerait un croissant ou quelque chose comme cela le brave chien ?

— Te moque pas de lui, il est sensible... tu sais les croissants, c'est pas souvent pour lui, mais moi, j'en veux bien deux ou trois autres aussi !

— S'il vous plaît, il vous reste des croissants ?

— Combien ? Mademoiselle.

— Une dizaine !

— Pas de problème, je vais en chercher chez le boulanger !

— Revenons à tes chiens !

— Djock c'était déjà mon chien avant et puis j'ai vite compris que pour ne pas être trop emmerdé, il fallait un clébard. Alors, j'ai été le chercher chez l'autre naze, il y a bien dix ou onze ans maintenant !

— Comme ça, sans rien dire !

— Même ma mère ne le supportait pas et le vioc il disait qu'il me ressemblait de trop : "Impossible à gérer comme il disait le con !". Il n'a jamais rien compris aux bêtes ce mec !

— Et ta petite chienne ?

— Zyodi ! C'est une autre histoire ! Elle est née sur le trottoir avec deux autres chiots. Djock est son père et Souris la chienne d'Ive sa mère, une histoire de famille en quelque sorte ! Elle est encore plus bâtarde que son père et c'est un amour, elle a à peine deux ans, un pot de colle. Elle n'a jamais essayé de mordre qui que ce soit, mais je pense qu'elle tient de

son père, quand quelqu'un est trop encombrant, elle grogne et se colle contre moi, la peur peut-être !

— Je n'ose même pas les caresser, je ne sais pas pourquoi !

— Tu as tort, ils ne te feront aucun mal, ils comprennent, tous les deux, qui me veut ou ne me veut pas de mal.

— Tiens ! Zyodi vient se faire câliner !

— Elle t'a adopté, ça y est, tu es une fille de la rue !

— Filme bien cela Lucas ! C'est top et regarde ! Un sourire enfin !

— Dis Angélique ! Tu me payes un autre café, un grand bien chaud ?

— Pas de problème, les croissants arrivent !

— S'il vous plaît deux grands cafés ! C'est vrai qu'il caille en terrasse ! Au moins personne ne nous dérange !

— Dis Lucas ! Tu reprends quelque chose ?

— Un thé Angélique ! Un grand aussi, nature.

— Voulez-vous autre chose Mademoiselle ?

— Non merci pas pour l'instant !

— Dis ! Il cause le mec à la caméra !

— Il est très discret et timide aussi, un gentil petit gars n'est-ce pas Lucas ?

— Oui, oui Angélique !

— Arrête de filmer Lucas, c'est suffisant pour aujourd'hui ! Je préfère peu que mal et pour l'authenticité du reportage, nous ne referons pas deux fois la même prise. Pour les chiens, c'est bien !

— Eh bien, dis-donc ! C'était bien que je me fasse belle pour vous !

— Arrête Évi ! Tu vas me faire rire !

— Ah il est plus mignon comme cela le gamin ! Fais pas le timide ! Regarde comme il rougit !

— Laisse-le Évi ! Dis, cela te convient-il ainsi notre reportage ? J'essaierai d'être le plus cool possible !

— Ouais c'est chouette ! Je dois avoir une tête de cadavre à l'écran, mais c'est ainsi, pas laver depuis trois jours au moins, je vais prendre une douche chez Jojo. L'enculé ! Il nous fait payer cinq euros !

— C'est qui, ce Jojo ?

— Le patron de la station-service au bout de la rue, là-bas, presque à Carpet, un peu de marche de ce temps-là c'est top !

— Mais bon dieu, il n'y a pas de morale quand même ! Il vous fait payer la douche, je n'en reviens pas... cela me dépasse qu'on puisse encore profiter de la misère humaine.

— Oh, tu sais ! Il y a bien pire...

La discussion tournait au propos de comptoir, Évi ne semblait plus vouloir parler d'elle, c'était sans doute suffisant pour ce matin, il n'y avait rien qui pressait, pour autant. Évi parlait des banalités de la rue oubliant presque un instant sa situation, elle faisait plaisir à voir se goinfrant des croissants tout frais. Cela faisait sourire, Angélique.

— Dis Angélique ! Ça commence à me gaver de parler de n'importe quoi et puis j'ai pas trop envie de parler de moi ce matin.

— Ce n'est pas grave, on peut revenir demain ou plus tard si tu veux ?

— Lundi prochain comme on avait dit, ce sera bien, je serai un peu plus fraîche qu'aujourd'hui... enfin peut-être. Tu ne pars pas aussitôt quand même ? C'est pas parce que je ne veux plus parler de moi que tu dois partir aussi vite !

— Évi, mais non ! Je suis désolée ! Cela fait déjà une heure que je suis là et tu sais que j'ai d'autres occupations !

— Je sais... je sais...

— Tu es soucieuse, tu veux que je reste encore Évi ?

— Que tu es sympa ! T'es vraiment une gonzesse bien !

— Je ne suis qu'une simple... gonzesse... comme tu dis !

— Ah non ! Toi t'es pas une gonzesse, t'es une dame ! Une dame qui ose me regarder comme je suis devenue... sans me juger.

— Tu me flattes trop Évi ! Nous allons t'aider à te sortir d'ici.

— Je peux... t'embrasser Angélique, plus personne ne m'embrasse sincèrement, les hommes... c'est pour bâcler les préliminaires.

Plus un mot, Angélique se trouvait gênée, non qu'elle ne voulait pas embrasser Évi. Bien au contraire, donner des coups de pied dans les convenances, elle aimait bien cela. Non ce qui la gênait, c'est de voir cette femme de la rue... nue des attentions, nue d'un petit bisou, nue d'un intérêt quelconque. Alors, l'embrassade fut émouvante, dans une étreinte sincère, mais plus que le baiser, c'était ces regards, fuyant en larmes silencieuses, qui étaient poignants. Il n'y a pas de honte à lâcher ses sentiments, presque devant des passants qui ne se retournent même pas. Angélique ressentait une violence dans le ventre, des fortes douleurs d'une naissance d'un sentiment éprouvé, la scène était touchante dans le silence d'un temps qui se moque de l'humeur des gens. Puis tendrement, l'étreinte se relâcha, les bienfaits, de ce qu'éprouve une autre, ne supportent pas l'éternité. Les mains glissaient sur les bras

de l'autre, un sourire gêné se dessinait sur les lèvres des deux femmes. Laquelle était la plus éprouvée, sans doute elles étaient autant chamboulées, Évi d'un manque crucial d'amour des humains, Angélique, nous la connaissons, elle ne le montrait pas ou plutôt tentait de ne pas le montrer. Mais elle était sensible, si sensible aux problèmes des personnes qui souffraient que, quelque part, cette étreinte soulageait des pensées déjà ressenties.

Puis comme souvent avec la Lili, la séparation, n'en était plus tout à fait une, le regard se joignait à la main qui s'agite, pour écrire dans le sincère à bientôt. Évi aussi, éprouvait des douleurs presque oubliées et cela se voyait sur ce visage fatigué des nuits pas très fidèles. Des presque inconnues ne l'étaient plus. Comme quoi, il suffit de croiser un regard pour que d'autres existent. Grimper dans la voiture devenait presque un soulagement, non qu'elle voulût oublier vite cet entretien, mais surtout ce regard lui faisait mal, trop mal... les séparations ne sont pas toujours aussi faciles à assumer...

— Dis Angélique ! C'est pas ce que tu m'avais dit... Évi !

— Comment cela Lucas ?

— Et bien, tu la disais bien pire que cela. Je trouve, malgré tout, qu'elle a un charme !

— Mais bien entendu qu'elle a un charme ! Toi, tu t'es fait une image d'elle d'après mes propos. C'est toi qui l'imaginais ainsi et si tu es surpris, c'est qu'auparavant, tu devais avoir une vision bien dégradée des personnes qui vivent dans la rue.

— C'est... bien vrai ! Tu as raison ! Chez moi, on n'aime pas trop ces gens-là. C'est plutôt des parias, des moins-que-rien qui ne veulent pas travailler.

— Ah ! Les vieux clichés d'une vieille France. Il faut descendre dans la rue, pour comprendre que chaque cas est un cas différent et qu'on ne ressort pas du trottoir aussi facilement qu'on y est tombé.

— Elle m'a surpris... dans le bon sens, il y a de l'humain dans son regard !

— Parce que pour toi les sans-abris ne sont pas des êtres humains ! Eh bien, il va falloir que tu rencontres la vie mon petit père. Ce n'est pas ça la vie ! Rien n'y est tout blanc et rien n'y est tout noir !

— Je comprends Angélique... je comprends...

Il avait pris une baffe dans la gueule le gamin. Cette nana, qui n'était pas bien vieille pourtant, l'avait cloué sur le mur de la réalité.

Il restait à se tordre les doigts de ses mains, tout petit au fond du siège de l'auto, trop grand pour lui, sans doute

prenant conscience de son manque d'ouverture d'esprit. Rien d'étonnant, il avait vécu tant protégé par des parents qui pensaient bien faire, mais qui l'avaient trop coupé du monde.

— Putain ! Drôle de vie quand même Angélique !

— C'est clair, des galères que l'on ne peut pas imaginer et le pire est à dire. Dis Lucas ! Tu te souviens de ce que je t'ai dit sur le sujet, pas un mot à qui que ce soit ! Même pas à tes parents ! Même si sa vie est un cauchemar, c'est sa vie et il faut respecter cela.

— J'ai compris Angélique... j'ai compris, motus et bouche cousue.

— Bon ! On arrive au journal ! Tu t'occupes de charger la vidéo et tu en gardes environ cinq minutes. C'est dans tes cordes ?

— C'est à ce que je me forme, donc cela ne devrait pas être insurmontable ! Je te montre cela tantôt !

— C'est bien ainsi !

— Pourquoi tu me laisses ce boulot seul ?

— Je n'y connais rien à la technique et je ne suis pas assez objective pour tirer l'essentiel de notre entrevue de ce matin, moi, je voudrais tout garder !

— Merci... tu ne seras pas déçue !

— Hello Pierre ! As-tu cinq minutes ?

— Viens dans mon bureau Angélique ?

— Alors, comment cela se passe avec le petit Lucas ?

— Il est à décrotter, c'est le petit gars à son papa et à sa maman, il ne connaît rien de la vie ! Mais il est courageux, alors j'ai confiance, nous allons faire du bon boulot ! Mais ce n'est pas tout à fait pour cela que je voulais te voir.

— Bien vas-y ! Exprime-toi !

— Que va-t-on faire du film sur le reportage ? Tu veux engager le journal dans la vidéo ?

— Non, non, j'attendais bien ta réaction ! Voilà la surprise ! Quand tu m'as parlé d'Évi, je me suis dit qu'une vidéo serait un plus comme témoignage de sa sortie du borbier. Alors, j'ai contacté un vieux pote qui travaille pour la télé... et il est intéressé par le projet pour une émission, grand public, un soir de grande écoute, tu comprends ?

— Ah la vache ! C'est top, il faudra en parler à Évi quand même !

— Elle a signé le papier qui nous laisse les droits, mais tu as raison, il faut lui en parler ! D'autant plus que la chaîne télé en question lui paiera les soins dans une clinique privée. Je n'aime pas trop tous ces trucs qui ont trait à l'argent de cette façon, mais on va dire que là, c'est pour la bonne cause. Et

bien entendu, première page demain pour ce début d'aventure. Alors, Angélique au taf !

— Oh c'est top Pierre, c'est top !

— Un point encore, pour le petit stagiaire j'ai signé son contrat de stage, il sera à ta disposition à temps complet. Les vidéos seront notre propriété et son école mettra à disposition son tuteur pour que le document soit irréprochable. Sais-tu qui est ce tuteur ?

— Non, mais quelle importance !

— C'est le beau-frère de Besson !

— Quand même ! Et alors !

— Besson finance en partie l'école, il a un pied dedans, c'est un gage de qualité pour ce reportage sur Évi !

— Tu crois ?

— Encore un point ma belle ! Il y a une belle jeune femme qui t'attend dans la salle de réunion !

— Oh punaise ! Ma Lolo ! J'y cours ! Désolé Pierre !

— Va, va, Angélique !

— Dis, dis ma puce ! Tu ne m'aurais pas oublié des fois ?

— Comme tu y vas ma Lolo, toujours à me faire des reproches !

Les deux jeunes filles se tombaient dans les bras, de grands bras généreusement ouverts pour mieux enserrer encore l'être chéri de leurs pensées, et pourtant elles ne s'étaient quittées que trois heures plus tôt. Un long baiser fougueux, langoureux, ponctuait un instant silencieux protégé d'une autre indélicatesse humaine, les portes closes. Il tait des propos qui sembleraient déplacés en ce moment.

— Alors, ma puce comment cela s'est passé avec Évi ?

— Pas trop mal, elle était encore torchée de la veille, mais j'ai déjà vu pire !

— Rien ne changera tant qu'elle ne se fera pas soigner ! Mais Pierre t'a dit pour Évi ?

— Oui, c'est top ! Il a dû se saigner les neurones pour accepter un marché pareil avec une boîte à faire du fric comme cette boîte de production ! Chapeau Pierre, chapeau bas !

— C'est pour la bonne cause !

— Ce n'est pas comme cela qu'on règle les problèmes de société. C'est en changeant la société et comme on vit dedans, qu'on pourra aider ceux qui en ont besoin ! Tout le reste n'est que poudre aux yeux, des pansements sur la conscience des bien-pensants, des bourgeois qui ne sont plus des gentilhommes depuis belle lurette.

— Ah la Lili ! Toujours à défendre la veuve et l'orphelin !

— Il en faut bien, sinon il faudrait accepter que cette société s'enfonce dans son désarroi, en laissant tant de monde sur le carreau, sous le regard fuyant et reconnaissant de ceux qui ont les moyens d'éviter de regarder la misère.

— Bon ma puce si tu veux bien ! Changeons du sujet avant que cela ne dérape !

— Si on allait déjeuner chez Ginette, comme cela tu me diras comment nous pourrions aider Évi juridiquement.

— Bonne idée, on demande au gamin de venir avec nous !

— On ne pourra pas s'embrasser tranquillement dans la voiture !

— Oh ! Il serait tellement content !

— Allez Hop ! Allons chercher le môme !

— Bonjour Ginette ! Elle est où Delphine ?

— Elle passe son permis à Neac. Elle sera là vers 13 heures, je pense !

— Mais qui cuisine ?

— Mon cousin Frédérique ma belle ! C'est une surprise, il est sorti du marais !

— Ah bien c'est top ! On ira l'embrasser après le service !

— Ouais, ouais... à table Lucas !

— Sur la terrasse, votre place est libre les filles si vous le voulez ! C'est qui ce petit môme ?

— Le stagiaire de Lili ! Un gars qui veut faire du cinéma !

— C'est d'accord Ginette, nous nous installons.

Les filles s'assoiaient face à face, Lucas légèrement sur le côté, comme on dirait, un peu intrus à l'histoire, un peu à jouer la potiche. Cela se voyait bien à sa tête, entre plaisir d'être ici et gêné au milieu de deux amoureuses, discrètes certes, mais quand même amoureuses, il y a de quoi ne pas se sentir à l'aise. Les filles, tentaient de le dérider, mais on voyait bien qu'il regrettait d'avoir accepté cette invitation.

— Ah les filles ! Ce midi le plat du jour, c'est galette à la viroise, galette de sarrasin avec tranches d'andouille grillées, jambon fumé et un fondu de camembert à la crème, accompagné de galettes de pomme de terre rôties au beurre salé.

— Hum ! C'est la recette de Frédérique !

— C'est bien cela Laurence ! Nous en profitons avec Delphine de tester de nouvelles recettes et quand on peut proposer des plats simples, mais originaux, déjà testés ailleurs.

— C'est bon pour moi ma Lolo ! Lucas, tu peux choisir autre chose, si tu veux ?

— Non, moi aussi, j'aime les galettes.

— Eh bien Ginette ce sera trois galettes, deux pintes de bière, il boit quoi notre petite stagiaire ?

— Diabolo grenadine !

— Il a du mal à faire des phrases le gamin !

— Intimidé Ginette ! Trainer avec deux pétasses comme nous ce n'est pas un cadeau, de plus très amoureuses...

— Arrête Lolo, tu vas le perdre, nous avons besoin de lui.

— Dis Lucas ! Peux-tu nous parler un peu de ta formation ?

Belle opportunité, il prit enfin la parole sur un sujet qu'il connaissait si bien. Il se sentait bien plus à l'aise, la suite de déjeuner fut plus débridée... enfin un peu plus débridée.

Chapitre 3 : Évi chassée de chez elle.

— Ah Angélique ! Ce matin, je me suis fait belle !

— C'est ce que je vois dis-donc !

— Une petite douche à six heures à la station-service, je n'arrivais pas à dormir. Et offerte la douche ! Tu sais ça jase partout que tu me filmes. Les imbéciles du quartier se posent plein de questions et comme par hasard ils deviennent plus avenants.

— Au moins, si cela fait adoucir votre vie ainsi ! C'est bien de te voir ainsi Évi !

— Allez au café ! Je n'ai pas que cela à foutre aujourd'hui !

— Quelle pêche Évi !

— Je vous attendais tout simplement, cela faisait bien longtemps que je n'attendais pas quelqu'un !

— Cela fait plaisir d'être attendu ainsi ! Allez ! Donne-moi ta main et debout !

Angélique tirait avec délicatesse le bras d'Évi pour l'aider à se lever.

— La terre est basse ! Comme voulait bien le dire mon grand-père !

Évi, flanquée d'Angélique, de ses deux chiens, du petit stagiaire, se dirigeait vers la terrasse du bistrot. Chacun s'assoit à la même place que la veille comme déjà presque un rituel.

— Dis Angélique ! Le patron me regarde d'un autre œil, depuis que tu viens ici.... Il dit que l'endroit va devenir célèbre... comme le pont des soupirs. Il me dit presque bonjour, un salut discret, il ne faut pas exagérer, un petit signe de la tête, à moi la clocharde, la bonne à rien, moi à qui il disait "Va bosser fainéasse !" Il n'y a pas si longtemps !

— Mais c'est déjà bien ! Comme quoi il y a bien un peu d'humanité dans chacun d'entre nous.

— Regarde ! Il vient lui-même prendre la commande, il est mignon avec son plateau dans les mains, mais... il emmène des croissants, je n'y crois pas !

— Ce matin, c'est la maison qui offre. Je crois que c'est un chocolat, un thé citron et un grand café ?

— Évi, cela te va ? Et toi Lucas ? ... bon c'est ok alors !

— Je vous amène cela, bonne journée !

Évi le dévisageait d'un drôle d'air, surprise et le dévorant tout cru. Lui, feignait malgré tout et n'insistait trop son regard sur Évi. Angélique et le petit stagiaire devaient lui paraître bien plus convenables.

— Alors, Évi ! Le trottoir est moins dur ce matin ?

— C'est vrai ! Je commence à me dire qu'un jour, je vais peut-être m'en sortir !

— Tu peux filmer Lucas !

— Je ne m'y ferai jamais à ta caméra !

— Fais comme si de rien n'était !

— Facile à dire... mais enfin...

— Dis Évi ! Peux-tu nous parler de ta vie d'avant ?

— Avant quoi ?

— Avant que tu viennes t'installer ici !

— M'installer !... Tu te fous de ma gueule !

Puis, elle partit dans une crise de fous rires, ce qui ne devait que bien rarement.

Angélique la regardait avec un sourire compatissant, un peu niais même, qui en disait long sur cette petite parenthèse aux valeurs humaines. Le malheur n'est pas éternel, même s'il laisse des blessures irréversibles. Quelquefois, une aide, une toute petite aide, un sourire, un tout petit sourire, un café sur le bord d'un trottoir, suffit pour que la douleur à vivre soit un peu plus légère à supporter. Derrière ce sourire, il y avait un engagement personnel, une volonté de voir Évi quitter ces endroits sales des vies qui ne méritent pas la misère, une femme, de plus, jeune encore.

— Évi ! Dis ! Ils sont bons ces croissants ! Non ?

— Pour moi c'est top ! Je me fous du beurre partout sur mes doigts déjà cradingues. Manger un truc comme ça... c'est bizarre... tu ne peux pas comprendre. Quand on manque de tout... un petit plaisir devient vite un grand bonheur, une illusion... sans doute... mais nous... nous ne vivons que d'illusions... et d'illusions et surtout de désillusions.

— Déguste Évi !... Prends ton temps à ce plaisir... tu ne prends pas le train je crois !

— T'aime bien déconner toi Angélique ! Hein ! Oui, je vais prendre mon temps entre deux bouchées ! Ouais ! Et puis, je vais aussi prendre le temps de vous parler. Cela durera plus longtemps ainsi... et le reste de la journée sera moins long... tu veux partir à quelle heure ?

— Je n'ai pas d'heure ! J'ai le temps... tout le temps que tu voudras nous consacrer !

— Tout le temps que je voudrais ! Dis, je deviens si importante !

— Chaque vie est importante, Évi ! Et la tienne tout autant qu'une autre... et ce matin bien plus qu'une autre !

— Eh bien ! Vois-tu Angélique ! Ces croissants... cela me rappelle autres temps... à une époque où je vivais une vie normale... quand mon père vivait encore à la maison. Il

n'était pas très courageux, c'est vrai et c'est peu dire, mais le dimanche... le dimanche, il allait acheter des croissants et des pains au chocolat. C'était le dimanche, quand ma bigote de mère allait, à l'église se faire pardonner ses péchés et toutes les cochonneries qu'elles faisaient, ses parties de trou du cul avec presque des inconnus. Elle n'osait peut-être même pas... pour elle, c'était sans doute normal. Angélique ! Tu te rends compte une catho comme elle, c'était une marie couche toi là, une salope ouais ! Et pendant ce temps-là, moi, je déjeunais avec mon père, c'étaient les plus beaux moments de ma vie. Puis, il est parti pour fuir sa vie... sans moi... et surtout sans ma mère qui ne le tromperait plus avec des inconnus... il ne serait plus le cocu de la farce !

— Quel âge avais-tu ?

— Douze ans à peu près et puis, plus rien ne fut pareil ! Plus rien ne fut plus jamais comme avant !

— Tu ne voyais plus ton père ?

— Pas bien souvent, rarement même, comme s'il avait un peu coupé avec son passé. Moi, je ne comprenais pas, je ne comprenais pas pourquoi je ne le voyais presque plus, peut-être à cause de ma mère peut-être. Ma mère me disait que c'était lui qui le voulait, qu'il s'enfermait chez lui sans presque jamais sortir, que moi, je ne comptais plus beaucoup pour lui.

Elle disait qu'il était incapable d'assumer les décisions qu'il prenait. Elle disait que de temps en temps, il se rappelait que j'existais, dans un moment de lucidité. Elle le salissait un max, mais je sentais bien, malgré tout, que ce n'était plus le père que j'avais connu avant, le père qui me faisait rêver. Quand tu vois comment il vit aujourd'hui, seul, abandonné, comme un vieux con, pas beaucoup mieux que moi. Excepté que lui, il vit sous un toit et même si c'est le bordel chez lui, l'appart fait plus de 100 m². Il n'a pas de problème d'argent non plus, ma mère lui donne une pension alimentaire assez conséquente, il n'est pas obligé de bosser pour vivre. Revenons à cette époque, quand j'étais encore une gamine, à peine ado, c'est certain, il oubliait de me prendre chez ma mère, trop bonne occasion pour qu'elle le salisse plus encore. Il oubliait de prendre son autre fille aussi !

— Tu as une sœur ?

— Bien non, j'ai une demi-sœur ! Ah elle ! Au début, il ne l'oubliait pas ! À croire que moi, je lui faisais honte... moi. Il avait dû se passer quelque chose à une autre époque... avant ma naissance... ou après, je ne sais pas, pour qu'il se comporte ainsi. Elle l'avait bien oublié plus tard, cela faisait belle lurette qu'il n'avait plus eu de nouvelle de sa petite chérie.

Évi, s'énervait ! Sur son front, perlaient des gouttes de sueur, le regard s'assombrissait, les mains tremblaient, elle torturait ses doigts jusqu'à la douleur qu'elle ne ressentait pas. Elle gesticulait sur la chaise, changeait de fesse pour se rasseoir, elle disjonctait vraiment, son regard se perdait en un horizon insatiable, plus près du bitume que d'un ciel rancunier, elle torturait sa bouche intrépide que les mots fuyaient. Ce moment de vie la perturbait, c'était évident que cette époque l'avait blessée durement, à marquer la suite de sa vie, d'un fer rouge, comme on marque une bête parmi d'autres pour ne pas l'égarer. La petite chienne Zyodi la regardait et gémissait, elle comprenait tout le désarroi de sa maîtresse. Elle s'assit tout près d'elle et lui posa une patte sur la cuisse afin de lui rappeler qu'elle existait. Le vieux Djock, lui, restait impavide, allongé, la tête posée sur ses pattes, il en avait sans doute vu bien d'autres.

— T'es belle Zyodi ! Un amour... tu as vu Angélique comme elle est bonne. C'est une bâtarde pourtant et elle me donne plus d'affection que la plupart des humains.

— C'est bien vrai ! Elle est attachante cette petite bête, mais prends ton temps Évi ! Prends ton temps... je comprends bien comme cette période t'a blessée. Mais tu ne vas pas

t'étouffer tout de même, nous avons le temps ! Tu as tout le temps que tu veux.

— Non, non !

Elle tentait de reprendre un peu de vigueur, de quitter cette torpeur. Elle se redressait sur la chaise, repoussait sa tignasse rebelle oubliée des ciseaux d'un coiffeur absent de l'histoire, vers l'arrière. Elle s'essuyait maladroitement le front perlé et ses yeux embués cherchaient un regard plus expressif. Elle aurait voulu paraître moins blessée, plus décente, pas facile quand la vie vous rappelle les blessures qui ne cicatriseront jamais. Elle se penchait vers sa chienne pour la remercier avec des caresses sincères. Puis jetait un regard apaisé vers Angélique.

Elle reprenait une viennoiserie qui traînait encore dans une corbeille et la trempait dans la tasse. Son bout de croissant dégoulinait de chocolat chaud, elle en avait plein les doigts, ça retombait dans la grande tasse, éclaboussant tout autour. Cela lui redonnait une allure plus naturelle, loin déjà de la minute précédente, c'était bien plus plaisant à voir. Angélique, la regardait ainsi, compatissante, toujours avec ce sourire discret gravé sur ses lèvres muettes. Il n'y avait plus rien à dire, l'image se suffisait pour dégager autant d'émotions. Cette jeune femme, flétrie par tant de galères, vêtue de peau de

chagrin, respirait d'un seul coup un peu plus de sérénité. Le mot est, sans aucun doute, bien présomptueux, mais elle retrouvait un peu de fierté dans ce moment rare.

Évi gesticulait sur la chaise, dans son regard une petite lueur ironisait le temps, un petit bout de minute où elle oubliait son destin.

— Une demi-sœur ! Je ne l'ai vue que quelquefois et si peu de temps. Une presque inconnue !

— Quel âge a donc cette gamine ?

— Quatorze... quinze ans, un peu plus peut-être ! Il s'est fait faire cette même sans doute un soir de cuite. La mère de la petiote s'est barrée avec sa fille.

— Pas terrible ton père, mais peut-être a-t-il quelques excuses ! Les aventures galantes de ta mère par exemple... cela ne doit pas faire plaisir tout de même...

— Peut-être que oui... je sais qu'on ne tombe pas toujours dans l'alcool sans raison, je suis bien placée pour le savoir, mais je ne sais rien, rien de rien. Ma mère l'avait tellement défoncé qu'en fait, je ne savais pas grand-chose de lui, que ce que ma mère m'en avait dit... et c'était toujours la même chose... un mauvais père qui n'assumait rien.

— Et ta mère donc ?

— Toujours bigote, vivant sur une autre planète, d'aventures sexuelles en aventures sexuelles, d'hommes en hommes, avant de connaître son gigolo. À l'époque, quand mon père est parti, elle pensait qu'il reviendrait, elle le pensait tellement veule, tellement à sa botte. Il acceptait tant toutes ses frasques... mais encore à cette époque cela allait...

Évi s'évaporait, s'égarait de nouveau en ses pensées, elle retrempait un bout de croissant et l'avalait comme affamée ou avide ou pour se venger de ce temps pas assez fluide. Le chocolat coulait sur son menton, comme une vieille histoire, elle essuyait d'un revers de manche les coulures, puis restait ainsi quelques secondes, plantée ailleurs, dans un univers inconnu. Angélique n'osait pas la déranger. Sans doute, des miettes du passé remontaient en mémoire, des blessures, de bons moments aussi peut-être. Puis son regard s'obscurcissait de nouveau, se projetant plus loin, pour ne plus rien regarder. L'éclaircie fut de courte durée, très courte durée, les blessures du passé ravivaient des émotions qui font mal aux tripes. Quand on s'habitue à vivre avec des cauchemars, on ne voit plus la vie, qu'en noir.

— Il a dû souffrir de cette situation quand même, pas facile d'accepter les frasques de sa femme... et toi comment tu vivais dans cette situation.

— À cette époque, cela allait encore, en manque cruel d'amour, mais je profitais de la situation, j'en abusais même, je faisais le mur, traînant le soir avec des copains et des copines, rien de bien grave pour autant. Et puis, tout fut différent vers mes quinze ans, quand elle rencontra Tino. Cela étant, tout devint un drame. Ce mec avait quinze ans de moins que ma mère, elle en était devenue folle amoureuse. La quarantaine ça rend con, je te le dis !

Elle regardait Angélique dans les yeux maintenant. C'était la première fois qu'elle osait les lever ainsi et ce peut-être depuis bien longtemps. Affronter le regard des autres, quand on vit ainsi, ce n'est pas si facile de retrouver une certaine valeur de soi.

— T'as une mère toi aussi Angélique ? Elle était comment quand tu avais mon âge de cette époque-là ?

— C'est une autre histoire Évi ! Une autre histoire, pas très facile non plus, mais elle ne s'est pas remise avec quelqu'un...

Puis, Évi repartit d'où elle venait dans son monde inconnu, le regard de nouveau vide des certitudes. Elle ne parlait plus à Angélique, c'était un genre de monologue sur un ton monocorde, comme si elle voulait se convaincre que ce qu'elle racontait ne s'était jamais passé. Elle parlait à une ombre, à son ombre. Angélique la voyait sombrer dans son histoire. Elle

comprenait bien la situation, il est bien difficile de parler de sa vie, de sa triste vie en regardant une autre personne dans les yeux. Elle la laissait ainsi, certain qu'il ne fallait pas la déranger dans sa triste vérité. Évi relevait un peu la tête, sans pour autant lever un cil, seulement pour se redonner une consistance.

— Il est venu s'installer chez nous, il ne branlait rien, touchant le RSA et frimant comme un cow-boy. Ma mère le rinçait, un vrai gigolo, un vrai pacha. Il utilisait la voiture de mon père. Certes, elle n'était pas neuve, mais c'était une belle voiture. Il se comportait comme si tout était à lui. Mon grand-père, le père de ma mère ne pouvait pas l'encadrer. Il ne venait même plus à la maison, je l'aimais bien mon papy, lui aussi était parti, mais sous les ifs rejoindre sa compagne. Et de plus, pendant que ma conne de mère travaillait, dans sa pharmacie, lui faisait le beau aux terrasses des bistrots pour draguer des jeunes branleuses. Elle ne voyait rien, naïve à un point... tu ne peux pas imaginer ! Je n'existais presque plus à ses yeux. J'essayais de fuir la maison, d'y passer un minimum de temps et de trainer un peu plus encore avec les copines en ville. Ce mec était malsain, toujours à m'effleurer avec un sourire narquois... je ne pouvais plus le sentir !

Évi prit son bol entre les mains, telle une gamine au petit-déjeuner. Elle retrouvait une allure de jeune fille avec des gestes simples de la vie, rien à voir avec les gestes imprécis et brutaux des gens de la rue. Elle le montait aux lèvres, les deux coudes sur la table et s'abreuvait doucement du chocolat qui ne devait plus être bien chaud, comme pour profiter de l'instant. Cette attitude faisait sourire Angélique, une certaine complaisance s'affichait dans son regard. Elle retrouvait en elle les gestes naturels d'un enfant qui a grandi trop vite, qui a vieilli trop vite.

— Puis, un matin, cela faisait quelques matins que je craignais cela, il essaya de me coincer dans la salle de bain. Ma mère était déjà partie à la pharmacie. Je prenais ma douche, j'avais pourtant bien verrouillé la porte, au moins il me semblait... non, j'en étais certaine, il est entré quand même, je ne sais pas comment, je ne l'avais pas entendu avec le bruit de l'eau, il me coinça dans la cabine, portant ses deux grosses mains de pingouin sur mes épaules mouillées et tenta de m'embrasser de force...

— Le salaud...

— C'est pas tout, Angélique ! Il m'avait bien plaqué contre la vitre, libérant une main qu'il glissa rapidement sur le pubis, j'avais beau serrer les cuisses, il tentait de forcer la caresse.

Et... je ne sais pas comment j'ai fait, mais je lui ai asséné un coup de genou dans les couilles. Je ne l'ai pas raté, il hurlait comme un âne, plié en deux, sous la flotte qui continuait de couler. Il était mignon dans ses fringues détrempées qui lui collaient à la peau, pleurant sa mère, m'insultant des mots les plus orduriers de son vocabulaire et je peux te dire qu'il était riche de ce côté-là. Je m'extirpais de la salle de bain à poil, pour sauter dans ma chambre et je verrouillais la porte et je coinçais la clenche avec une chaise. J'y suis restée jusqu'au soir, attendant que ma mère rentre, je ne voulais plus le croiser. Ce fut long, très long, je craignais qu'il arrive à forcer la porte, mais plus un bruit, pas un bruit de la journée, tu ne peux pas t'imaginer comme c'est long et stressant. De plus, j'avais laissé mon mobile dans le salon ainsi que mon portable, coupée du monde.

— Eh bien le salaud, il a failli...

— J'ai eu peur, tu ne peux pas imaginer, mais le pire n'était pas là, le pire était à venir. Ce fut le soir, quand ma mère est rentrée. J'ai entendu la porte et puis des voix atténuées, puis un semblant de calme qui ne me disait rien qui vaille... " Petite salope, sort de ta chambre ! Allez ! Sors d'ici ! Je vais t'apprendre à aguicher les hommes ! " J'ai vite compris que le guignol avait tourné le drame en sa faveur. Je n'osais plus

ouvrir la porte... de longues minutes passaient et puis, je déverrouillais... À peine déverrouillée, je me prenais une claque dans la gueule et puis une autre et puis une autre...

Évi prenait le temps de respirer... des larmes coulaient abondamment sur ce visage fatigué à passer des nuits sur le trottoir. Elle tentait d'essuyer ce flot continu, Angélique sentait bien que son mal venait de ce moment mal vécu.

— Évi ! Comment est-ce possible qu'une mère puisse se comporter ainsi ?

— Le pire est à venir Angélique !

— Tiens Évi un mouchoir !

— Merci Angélique, merci... cela me fait du bien d'en parler ainsi avec toi... " Qu'est-ce que tu as fait, salope ? T'as essayé de baiser mon mec, jalouse, va ! Ta mère est heureuse et cela, tu ne peux pas le supporter, t'es bien comme ton père ! Bande d'égoïstes ! Casse-toi ! Fous le camp, fous le camp d'ici, je ne veux plus te voir ! ", " Mais maman ! C'est lui qui a essayé de me caresser ", " Et en plus elle ment ! Barre-toi de chez ton imbécile de père, qu'il assume un peu sa salope de fille ! " Je n'ai pas pu en placer une, sa colère était indescriptible, elle me poussait en dehors de ma chambre... violemment, puis dans l'escalier... Je me suis cassé la gueule dans les marches, m'éraflant les bras, les jambes et le dos. Elle

ne me laissa qu'à peine me relever que je me trouvais déjà dehors, à peine habillée, la nuit tombante, sans rien, sans argent, sans téléphone. Je pleurais devant la porte d'entrée, la suppliant de m'écouter, qu'au moins je puisse donner ma version des faits. En réponse, je reçus sur la gueule, un sac et des fringues en vrac jetés par la fenêtre de l'étage et le téléphone qui explosa sur les marches. " Ne reviens plus jamais ici salope ! Je vais changer les serrures dès demain matin, barre-toi ! " Et la fenêtre se ferma, les volets aussi, voilà comme je suis partie de cette maison.

— Quelle histoire quand même ! Quelle histoire ! Prends ton temps Évi, prends ton temps. Personne ne va te virer d'ici !

Elle souriait béatement maintenant, d'un sourire de peine qui déchirait ses lèvres. Elle était soulagée d'avoir parlé sans s'être arrêté, d'un seul trait. On ne raconte pas facilement ses forfaitures à une personne que l'on connaît si peu. Elle regardait maintenant Angélique d'un air plus détendu, presque encore dans son histoire et aussi presque plus.

— Je suis désolée Angélique, vraiment désolée !

— Tu n'as pas à l'être Évi ! Surtout pas... tu nous dévoiles tes souffrances, tes blessures, tes vérités, tes morsures du temps... alors non Évi ! Ne sois pas désolée...

Angélique était vraiment gênée ! Les blessures d'Évi lui faisaient mal aussi, très mal, mais elle ne voulait rien montrer, par pudeur et par respect pour la personne aussi. Ce qu'elle avait entendu était d'une gravité, un drame humain généré par une jalousie amoureuse d'une mère aveugle et qui était l'amorce d'une chute brutale dans un néant de sentiments.

— Veux-tu un autre chocolat chaud Évi ? Celui-ci ne doit plus être à température.

— Non, non. Il ne faut pas... il ne faut pas que je m'habitue à tant de sollicitudes. Le retour à ma vie serait trop difficile... Revenons à mon passé ! Donc, alors, je suis partie chez mon père, espérant plus d'attention. Il ne faut pas attendre grand-chose d'un mec qui picole du soir au matin ou plutôt du matin jusqu'au soir. Mais quand on n'a plus de choix, on se raccroche au pire. Il habitait un grand appartement, classe pourtant, mais devenu très vite un vrai taudis... il refusa de m'ouvrir la porte, sans doute bourré comme un coin... je ne lui en ai même pas voulu... j'avais pitié de lui. Alors, je suis parti chez un pote... et c'est à partir de là que tout s'est dégradé... cuîtes, drogues, sexe non protégé, fausse-couche. C'est une autre histoire... sans presque un radis, dans la merde quoi. Un soir sans doute plus ivre qu'un autre, je me

suis intégrée à un groupe de squatteurs, des égarés de la société comme moi et j'y suis restée.

Les larmes tombaient sans même couler de ses yeux égarés dans une histoire qu'elle n'avait pas écrite, mais dans laquelle elle avait sombré. Un silence s'installait, le respect tue le silence, le bruit des larmes tue l'arrogance d'un temps exténué. Mille bordels, que la misère des autres fait mal à la conscience d'être. Angélique essayait une prétentieuse. Quand on entend le malheur d'autres humains, on n'a pas le droit d'afficher un bout de chagrin, le respect de la douleur des autres doit taire les siens.

— Évi ! Comment donc est-ce possible ?

Évi restait prostrée... silencieuse, silencieuse est un vain mot tant sa douleur s'entendait au plus loin. Le vide est plus bruyant que le plein, le chaos s'aventure dans l'inexplicable. Les mots n'ont plus de sens, les sens n'ont plus de mot. Zyodi était toujours près de sa maîtresse, la tête coincée sur le haut d'une cuisse, le regard blessé, dressé vers elle, avec toute la détresse de ne rien pouvoir faire de plus pour elle. Chacun sentait bien que l'entretien s'enlisait en un instant que voudrait fuir la morale. C'est Évi qui provoqua le clap de fin, gênée d'étaler ses douleurs au milieu d'un petit-déjeuner.

— Bon ! Assez chialer sur mon sort, la prochaine fois, on parle de toi Angélique ! Ce sera moins triste !

Un petit sourire, une esquisse en tout cas, pour s'excuser sans doute.

— C'est certain, chacun subit des coups dans la vie, mais pour toi c'est une catastrophe. La chute interminable d'un être humain vers quelque chose qui ne l'est plus. Évi ! J'ai envie de t'embrasser, de te tenir dans les bras !

— Dis Angélique ! Ta gonzesse est d'accord !

— C'est vrai ! Elle est un peu jalouse, mais tout de même.

— Je vous accompagne ! Tu repars par-là ?

— Oui, oui... avec le petiot, il ne faut pas que je l'oublie, il se ferait croquer par une cougar ici !

— Les histoires de gonzesses c'est pas encore de son âge. Allez les cleps ! Debout ! Fini de ramer.

— Il a payé aussi le gamin, tu sais ! C'est pour cela qu'il est si peu loquace.

Puis, elles s'éloignaient du bistrot, les chiens aux pieds et muselés, dans une démarche nonchalante. Vue de la terrasse, la situation aurait pu prêter à sourire. Voir dans le même pas Évi habillée de fringues usées et coiffée d'incertitude, dans une démarche presque de vieille femme et Angélique, soignée juste ce qu'il faut, dans une démarche féline et souple, cela dénotait.

Une histoire absurde comme celle du clébard qui a croqué un hérisson.

Sans plus de mots que le nécessaire, les deux filles marchaient à l'unisson, sans se presser. Évi l'était, moins encore, pressée, retourner sur le bitume n'est pas une espérance. Pour autant, Angélique traînait aussi le pas, marchant dans l'ombre de ceux d'Évi, ne la gênant point du tout, bien au contraire, elle avait besoin de la lumière. Angélique ressentait en elle, comme un embryon d'espoir renaître. Mais au bout de la rue, la voiture sa voiture patientait sous cette bruine persistante qui mouille plus que le maillot et traverse même la peau des SDF les plus endurants. Évi, elle, était relativement bien protégée, comme Angélique.

— Évi, j'apprécie ta compagnie, ces longs moments avec toi. Je suis désolée de te quitter ainsi, vraiment désolée...

— C'est déjà bien Angélique, c'est déjà bien ! Allez salut à la revoyure, à jeudi prochain !

Elle quittait Angélique et le petit Lucas, sans même se retourner, certain que c'était pour cacher une émotion débordée, une larme qu'une fille de la rue n'a plus le droit d'exprimer.

Chapitre 4 : Évi la soirée de l'horreur.

Ce matin était discret comme un réveil de cimetière assoupi pour la vie, c'est troublant non... pour la vie... pour des gens qui sont morts... pour la vie de ceux qui restent vivants. Mais enfin, c'était calme, trop calme sans doute même, un matin que l'on pense faux quand on se dit que rien n'est normal, qu'on se dit que quelque chose cloche, que la vie n'est pas ainsi trop facile... que les oiseaux se sont trompés de matin à siffler les amourettes quand il n'est pas encore temps... parce qu'un ciel est trop bleu, mais putain où sont donc les nuages ! Angélique baignait son pain beurré dans ce matin qui paraissait trop facile, les enfants partis avec les mamies pour la journée, Lolo égarée depuis la veille pour une formation à l'autre bout du pays. Tout était vraiment trop calme... pourvu que ce putain de téléphone reste silencieux pour ne pas provoquer d'autres sentiments moins belliqueux.

Et puis non, rien ne se passait, comme si la solitude de l'instant ne lui appartenait plus, comme si le monde extérieur était éteint, comme une histoire presque pas commencée. Quelque part, Angélique était gênée par ce silence, il ne racontait pas grand-chose, le rire des enfants lui manquait

terriblement, les remarques quelquefois désobligeantes de sa Lolo devenaient une anomalie comme le souffle discret des mamies qui ne vivaient que pour cette famille reconstituée. Tout se passait comme sur une mer d'huile assagie. Cela la gênait dans ce moment si calme, cela faisait belle lurette, qu'elle ne s'était pas retrouvée ainsi seule un matin. "Bon une petite douche et visite à Évi", un plaisir qui la sortirait de cette torpeur inhabituelle, avant un petit détour pour cueillir Lucas et son matériel. Elle jetait son sac sur la banquette arrière, un dernier moment pour vérifier si elle n'avait rien oublié. Puis, elle quittait le refuge de ses amours pour retrouver l'agressivité du monde du dehors, là où plus rien n'est pareil, là où certains sont et ne vivent que sur la peur des autres. Angélique avait eu beaucoup de mal à accepter ce monde-là. Après la baffe de son père, cet extérieur était devenu un concentré de violence. Puis le temps, le temps lui redonna de la force pour affronter cet autre monde. Il y eut la rencontre avec sa Lolo qui, petit à petit, l'avait réconciliée avec cette prison des autres. Elle sifflait au volant de sa voiture, non pour le plaisir de conduire et encore moins de conduire une belle voiture, ceci est pour les faibles d'esprit. Elle sifflait parce qu'elle était heureuse de vivre cet instant et peut-être

aussi, contente de quitter cette insidieuse solitude de ses proches aimés.

— Allez ! Grimpe le gamin !

— Dis Angélique, tu as l'air bien satisfaite ce matin !

— Oui ! C'est ainsi, je suis de bon poil et si tu t'en aperçois, c'est que d'habitude, j'ai une sale tête !

— Je n'ai jamais dit cela ! Non, non !

— Ça va Lucas, je te mets en boîte c'est tout !

— Ah bon !

— Dis, as-tu commencé à travailler sur la vidéo ?

— Oui bien entendu !

— Et alors ! Ça donne quoi !

— J'ai fait un rush de trois minutes, c'est bizarre !

— Bizarre quoi Lucas ?

— L'impression qu'Évi sort d'un autre monde...

— Je regarderai cela ce soir...mais oui elle est dans un autre monde, tout près de nous et si loin aussi...

— Tiens ! Là, tu as une place pour te garer Angélique !

— Merci Lucas, merci ! Regarde ! Évi est là assise sur le banc, plus loin, sans ses chiens, fidèle au poste... c'est marrant quand même.

— Je t'attendais Angélique ! Tes visites, je les attends toute la semaine... tu me manques... le petiot aussi !

— C'est une déclaration d'amour dis-donc !

— Quelque part oui, mais pas une histoire de cul... non. Tu es si gentille avec ta pote. Vous êtes les seules personnes qui m'écoutaient, hormis les gens comme moi et ça me fait du bien.

— Je comprends... tu es bien apprêtée ce matin et tu es venue à ma rencontre... c'est sympa !

— Tu te fous de ma gueule !

— Non ! J'apprécie vraiment.

— Tu sais, toi, tu es quelqu'un de bien ! Je peux faire un effort quand même. Et encore d'effort, je n'ai pas besoin, je t'attends avec plaisir. Vous êtes les seules personnes de l'autre monde qui me respectent en tant qu'être humain, alors !

— C'est sympa et bien dit !

— J'ai besoin de votre présence et ça me gêne quand même ce temps que vous passez avec moi, moi fille de la rue, tombée dedans comme je l'ai voulu ou presque.

— Mais tu n'as pas besoin de justifier ta situation, c'est aux autres de justifier leur comportement égoïste et de comprendre !

— Pourquoi tu dis les choses si simplement !

— C'est parce que c'est normal, je ne comprends pas comme on peut passer à côté d'une vie, en détresse et l'ignorer !

— Bon ! T'es une top gonzesse !

— Ne t'y fie pas de trop ! Nul n'est parfait, demande à Lolo, elle t'expliquera. Dis ! Ils sont où tes chiens ?

— Ils sont là à cent mètres, on va les prendre en passant, C'est Job, le vieux breton qui veut les garder de temps en temps, il a besoin de compagnie aussi, comme beaucoup d'entre nous.

— Désolé Job, je reprends mes bêtes, je repasserai tout à l'heure, d'accord !

— Ouais !

— Bonjour Monsieur !

— Salut...

— Pas très causant ton ami Job !

— C'est un vieux bonhomme qui traîne le trottoir depuis presque toujours, alors les autres, les gens qui passent comme il dit, il s'en moque, royalement. Mais tu verras, il apprendra à te reconnaître et il s'ouvrira un peu plus.

— Évi ! Où veux-tu t'asseoir ?

— Là, sur le côté, ce sera mieux avec mes chiens, ils ne gêneront personne !

— Et bien dis-donc, te voilà bien prévenante ! Tu reviens à la vie !

— T'as un humour bizarre... mais j'aime bien...

— Mesdames ! Comme d'habitude ? Et le jeune homme ?

— Ecoute-le celui-là ! Il se fout de ma gueule encore !

Mesdames... je n'y crois pas un poil.

— Pour moi, oui et pour toi, Évi ?

— Pareil aussi... Monsieur !

— Et le jeune homme qu'est-ce qu'il prend ?

— Un chocolat comme Évi.

— Tu vois l'hypocrite ce mec ! Pas toi Lucas ! L'autre naze, il est grave quand même !

— Ne t'en fais pas Évi ! Laisse-le... ignore-le... c'est le meilleur moyen de lui montrer ce qu'il est !

— Tu as raison sans doute... bon... si on changeait de discussion, il me gave le coquelet. On parle de quoi aujourd'hui ?

— De ce que tu veux ! Tes pires moments de la rue peut-être...

— Mesdames ! Un peu de place s'il vous plaît ! Pourquoi il grogne ton chien ?

— Parce que ce n'est pas un chien... Monsieur ! C'est une fille... regarde bien entre les pattes arrières ! Lui, c'est un

chien et elle, c'est une chienne... et elle n'aime pas les cons, Monsieur !

Angélique écoutait avec une certaine délectation les propos de sa protégée, un sourire discret, mais franc pour montrer son accord. Le cafetier s'en retournait la queue entre les pattes maintenant, maugréant des compliments inaudibles pour les filles... et pour les chiens... et surtout pour éviter une volée de bois vert qu'Évi ne se gênerait pas de lui renvoyer.

Angélique se concentrait sur Évi...

— Ce fut le pire moment de ma vie ! Un mélange de honte, de souffrance et d'horreur, quelque chose que tu ne peux pas imaginer ! Je ne l'ai encore raconté à personne, excepté à Ive ! Jamais non jamais... je ne suis pas certaine que quelqu'un puisse croire à ce que je vais te raconter, tant c'est horrible.

— Dis Lucas ! Tu mets la caméra en route ?

— Oui, oui Angélique !

Évi en profitait pour se restaurer, elle trempait un croissant presque entier, se penchant bien au-dessus de la grande tasse pour laisser le breuvage retomber dans le récipient... et à côté de celui-ci aussi évidemment.

— Excuse-moi Angélique ! J'essaie de retrouver un peu de convenance, mais les mauvais plis de la rue reprennent bien vite le dessus. Où j'en étais déjà ? Ah oui ! Putain de galère.

Un matin, je me suis réveillée... sur un matelas... dans un squat, où je n'avais jamais foutu les pieds auparavant, seule, abandonnée, la gueule cassée comme c'était encore jamais arrivé. De violentes douleurs, j'avais mal partout, comme un pantin désarticulé, je me sentais en ruine, une ruine physique, morale et mentale. J'avais l'impression que mon sexe était explosé, ça brûlait grave entre les cuisses, des souffrances sans pareilles. La tête comme coincée dans un étau, des maux insupportables, les tripes en feu, j'avais envie de vomir mon foie et dégueuler ma vie, mais putain que m'était-il donc arrivée ?

Des larmes coulaient abondamment sur le visage bien halé d'Évi, la vieillissant plus encore. Les mains tremblaient comme avec parkinson, le chocolat débordait de la tasse et se ruinaient sur les mains. Le ton devenait grave, la jeune femme se décomposait à vue d'œil, ses souvenirs lui faisaient horriblement mal, elle gesticulait sur son siège. Elle transpirait comme ce n'était pas possible, son haut, pas très propre lui collait à la peau et toujours la petite chienne tout contre sa maîtresse.

— Évi ! On peut parler d'autres choses ou même arrêter si tu le veux, tu es en déconfiture...

— J'ai envie de pisser ! Tu peux garder mes clébardes ?

Et sans attendre, elle entrait dans le bistrot, le visage déconfit, les cuisses et les fesses serrées, une démarche de pingouin, pour retrouver les toilettes. Le vieux Djock, complètement indifférent, ne bougeait même pas aux caresses, à croire que la vie de la rue rend insensible. La jeune femelle Zyodi, était bien plus reconnaissante, elle avait placé ses deux pattes de devant sur les cuisses d'Angélique et posait sa tête sous le creux de l'épaule, pour chiner encore plus de câlins.

Les minutes s'écoulaient sans qu'Évi ne réapparaisse. Angélique, sans pourtant s'inquiéter, regardait sa montre, non qu'elle fût pressée, simple réflexe d'une personne qui trouve le temps long... puis reprenait les caresses à la chienne qui n'en demandait pas tant.

— Excuse-moi Angélique ! Vraiment, excuse-moi ! J'abuse encore... mais j'ai pissé un peu dans mon froc, alors j'ai lavé ma culotte, puis, je me suis rafraichie, c'était pas un luxe avec la tête de déterrée que j'avais, juste un coup d'eau sur la gueule, ça réveille !

— On peut arrêter là... je vois bien que te remémorer cette époque te provoque du mal.

— Non, tant qu'on y est, je vais continuer ! Je veux te parler de cela, je veux que tu écrives ce triste épisode de ma

vie... pour que cela n'arrive pas à d'autres filles, pas à des jeunes mecs non plus.

— Prends ton temps alors... prends bien ton temps.

— Ah putain si t'étais pas maquée ! Je virerais bien ma cuti, t'es vraiment adorable comme gonzesse.

— Ne t'y fie point ! Il ne faut jamais se fier aux premières impressions. Regarde... pour toi. Tu dors dehors et a priori ne serait pas bien fréquentable... et moi je prends bien du plaisir à te rencontrer et à discuter avec toi. Moi aussi, j'attends ce moment de la semaine avec impatience.

— T'aimes bien avoir raison, n'est-ce pas !

Angélique souriait à cette remarque.

— Oui... oui.... Tu vois que je suis loin d'être parfaite !

— Bon, bon... revenons à ce triste matin, j'étais défaite, froissée, tordue de douleurs. Je sentais bien dans ma chair que des mecs s'étaient acharnés sur ma charnière, violée sans aucun doute. Mais putain que s'était-il donc passé ? J'avais picolé sans doute comme d'hab. Et puis quoi d'autres, même bourrée, je ne me serais jamais laissé faire. J'ai beau être une fille de la rue, je ne suis pas une salope. J'aime bien le cul, mais avec qui je veux et quand je veux, ce n'est pas si souvent, le confort du dehors ne prête pas bien souvent à l'envie. Je souffrais comme pas possible du bas du ventre, toute mon

intimité... la vulve, les cuisses, le clito, les lèvres étaient en feu. J'avais baisé, on m'avait baisé, c'était certain, mais avec qui et avec combien... sans doute pas consentante. Jamais, auparavant, je ne m'étais retrouvée ainsi, sans me souvenir de quoi que ce soit, aussi froissée, aussi déchirée de corps comme de l'esprit. J'avais la gueule en vrac, comme à l'époque où je me camais, une gueule de bois carabinée, alcool et drogue sans aucun doute. Je ne me droguais plus pourtant, j'étais guérie de cette merde et cela ne m'attirait plus du tout. Malgré les violentes douleurs, je reprenais conscience, un coup d'œil à l'entour et rien, le vide complet, une piaule dégueulasse avec un matelas si sale qu'une compagnie de militaire avait dû baiser dessus. Je tentais de bouger un peu, c'était dégoûtant, je sentais sur les cuisses du liquide couler encore de mes entrejambes et aussi sécher sur la peau. Plus de culotte sur moi, ni aux alentours, mais putain quelle galère, j'avais le cul à l'air, au plus loin ce qui ressemblait à un vieux jean et puis ce sweat qui me couvrait le torse...

Elle s'arrêtait un instant, reprenant une goulée de chocolat, la honte faisait tomber les yeux loin d'un regard perdu. Une telle histoire ne peut être un propos d'écrivain, qui donc pourrait y croire ?

Angélique la regardait sans trop insister, gardant une distance des yeux pour ne pas la gêner. Ce n'est pas une histoire, c'est un drame... un drame qu'une femme ne devrait pas vivre, ne jamais vivre. Elle taisait aussi son propos... aucun mot ne lui venait à l'esprit, seulement une énorme peine à entendre cela.

— Ce n'est pas croyable, n'est-ce pas ! Je me demande quelquefois si ce n'est pas un cauchemar.

— C'est un fait Évi... quelle épreuve ! Je ne trouve pas de mots...

— Tu es une honte vivante à deux pattes, tu ne peux pas imaginer, non... tu n'es plus rien après... tu n'oses plus regarder personne. Tu te rends compte, peut-être qu'un mec de la rue que je rencontrais était des baiseurs. Chaque regard qui se posait sur moi me foutait la gêne. Je me repliais sur moi, comme pour échapper à tout ce monde qui voit, à tous ces salauds qui m'ont abusé et que je ne connais pas. Le mot "honte" est peu, je m'en suis jamais tout à fait remise... je prenais des douches à la station-service quelquefois plusieurs fois par jour, quand j'avais des tunes, pour tenter d'effacer mon corps de cette infamie. Mais rien n'y faisait... rien... de l'alcool... encore plus d'alcool, des comas éthyliques, des tentatives de suicide et puis j'ai fini dans la maison chez les

dingues pour me faire soigner... ils m'ont interné, pour mon bien-être, paraît-il !

Évi devenait pâle, une morte ambulante, certain que ce jour-là, elle avait presque perdu de sa vie. La jeune chienne montrait de l'intérêt à sa maîtresse par de légers gémissements, elle posait sa tête sur la cuisse, les yeux vers le visage déconfit de la maîtresse, elle comprenait bien le désarroi de celle-ci.

— C'est un drame, un drame lamentable, c'était à quelle époque cela ?

— Avant que je rencontre Ive, j'avais dans les vingt-deux ans !

— Je n'ose pas imaginer, comme on peut ressortir d'un calvaire comme celui-ci. T'es-tu rappelée quoique ce soit après, plus tard ?

— Un pote m'a raconté le début de la soirée... et puis il est parti... à ce qu'il a dit... pas grand-chose, si ce n'est que je n'ai plus jamais eu un plaisir quelconque, même avec Ive, quand tes chairs sont déchirées, les cicatrices te rappellent vite ces moments affreux...

— Tu as porté plainte ?

— Porté plainte... tu vois une SDF rentrer dans un commissariat et porter plainte. Ces cons de condés auraient

bien ri sur mon dos. Et puis contre qui ? ... Cela me rappelle une phrase de mon grand-père : "On récolte ce qu'on a semé." ... ça veut bien dire ça... non.

— Non Évi, cela ne veut pas dire cela, non. Aucune femme ne mérite ce qu'on t'a fait subir et cela doit être puni par la loi...

— C'est facile à dire pour une petite bourgeoise, mais pour nous les gens de la rue, nous n'avons pas la même justice, pas celle de vos tribunaux. Quelquefois, les cloches se font même justice eux-mêmes... le monde de la nuit a ses secrets que la lune tente de cacher.

— Je comprends, je comprends... en fait je ne sais rien de toi ni des autres, je ne vous comprends pas... pas assez pour être objective de mes propos... c'est bien vrai... La justice... c'est quoi... celle des bourgeois qui fait vivre des juges, des avocats, des jurés, des nazes en fait, à part ma Lolo bien entendu, qui elle, est une exception à la règle. En fait, tu n'as pas tort !... Cette justice n'a plus de noblesse, à force de vouloir une justice indépendante, on l'a rendu dépendante de ses juges, un pouvoir sans contre-pouvoir. De toute façon, c'est bien dans les gênes de notre société qui s'effondre.

— Angélique, j'ai encore faim, je peux abuser...

— Bien entendu... attends je lui fais signe... Est-il possible d'avoir d'autres croissants ? Mais dit Évi, j'y pense, tes chiens, ils ont peut-être faim ?

— Il passe avant moi... avant la petite, tu vois ! Non ! Et puis il y a une vieille dame qui habite plus loin dans la rue, qui leur apporte régulièrement de quoi manger. Elle est comme nous cette bonne femme, elle a une tête froissée, une malheureuse aussi sans doute, mais elle a un logement et de l'argent. Les salauds de commerçants la surnomment la sorcière.

— Je peux quand même leur donner un bout de croissant ?

— C'est pas des bourges Angélique... après, ils vont réclamer ! Mais oui, je rigole...

— Tu retrouves un peu de couleur et d'humour, cela fait plaisir... comment se remettre de cette nuit sordide ?

— De la nuit, je ne me souviens de rien, sans doute du GHB ou un truc semblable. Non le plus grave, c'est la honte, avoir été le jouet sexuel de plusieurs mecs sans rien se rappeler. Toutes les images que tu te crées quand tu croises des regards, des sourires qui ont peut-être participé à cette cochonnerie. Cependant, les cicatrices, elles, elles se souviennent, je n'ai jamais pu retrouver un peu de plaisir après... Il fallut du temps, beaucoup de temps pour que j'accepte de partager des

caresses et plus, c'était avec Ive, une autre histoire. Pour revenir à ta question, j'ai eu des bruits de chiottes qui me sont revenus aux oreilles bien plus tard, mais qu'en dire, ce sont des propos de clochards, je n'en tiens pas grande valeur. L'une des personnes, que je côtoyais au squat, aurait arrangé ce guet-apens pour satisfaire ses doses quotidiennes, quelques grammes de stupéfiant pour vendre une partie de trou du cul avec une femme droguée. On ne peut se fier à personne, si j'ai donc eu le feu partout au cul, je pouvais lui dire merci, enfin, est-ce bien vrai ? Rien de certain !

— Rien ! Mais rien ne peut justifier, ces comportements ! Je suis désolée Évi, mais je ne peux plus supporter tes douleurs, je ne comprends même pas comment tu peux encore m'en parler. Il faut que je prenne l'air, que je quitte cet endroit qui respire ton passé si douloureux.

— Désolée Angélique... désolée... je sens que tu t'appropries mes souffrances. Toi, tu as le droit de vivre, de souffrir, mais pas de mes maux, pas par ces monstres.

— J'ai mal pour toi, arrête de filmer Lucas ! Arrête, je te dis ! Tu veux bien aller faire un tour ailleurs ?

— Mais pourquoi tu t'énerves Angélique ? C'est à cause de moi ?

— Excuse-moi Évi ! Viens... on va marcher un peu ! Je ne comprends pas comment cela est possible. C'est vrai, de temps en temps, je lis des horreurs dans les journaux, mais jamais je ne pouvais imaginer que près de chez moi, une jeune fille pouvait subir tous ces outrages, pendant que je dormais.

— C'est violent c'est certain mais c'est du passé, je voudrais oublier ce mauvais moment !

— Mais comme tu le dis, cela t'a laissé des séquelles et ta vie de plaisir en est très perturbé... c'est un drame pour une femme... ces souffrances je voudrais lui faire la même chose...

— Angélique, nous sommes à ta voiture !

— Déjà mince ! J'aimerais rester encore avec toi...

— Non, Angélique ! Tu sais, c'est arrivé il y a déjà quelques années et maintenant, j'arrive à vivre avec !

— À vivre est un bien grand mot Évi ! N'est-ce pas !

— Certes ! Mais c'est cette vie tout entière qui nous détruit. La vie de dehors ce n'est pas pour le plaisir, même s'il y eut des meilleurs moments pour autant !

— Bon j'y vais ! À la semaine prochaine Évi, si tu as besoin, tu sais comment me contacter !

— Merci Angélique ! Merci, tu es une bonne fille, je penserai chaque jour à toi !

Angélique s'engageait sur le boulevard, elle entendait rapidement un tollé d'avertisseur sonore, elle se sentait agressée d'un coup.... elle avait dû faire une connerie, une grosse connerie. Elle n'avait pas bien pris l'attention à la circulation, elle n'en avait pas la tête. Elle avait sans doute provoqué des risques d'accrochage, si ce n'est pas plus, pour mériter tant de réprobation bruyante. Et tout cela avec Lucas qui n'y était pour rien et à qui, elle faisait prendre des risques inutiles. Elle tremblait et perdait sa sérénité habituelle, c'était bien rare, mais là, elle était ailleurs, encore dans les maux d'Évi. Elle traversa le rond-point, paniquée, apeurée. Elle n'était plus Angélique, seulement une marionnette détraquée qui aurait vu ses fils coupés. Elle cherchait, à tout prix, un refuge pour encore exister. Sauvée, une place de parking aussitôt le carrefour passé, elle s'y arrêta à la parisienne, le pneu avant droit sur le trottoir, la voiture en crabe, mais elle ne gênait personne a priori. Puis elle descendit, s'échappa plutôt de sa voiture et claqua violemment la portière. Elle avait une envie pressante d'uriner, ses nerfs retombaient quelque peu, mais pourquoi ma Lolo n'est-elle pas là ! Pourquoi ! J'ai besoin d'elle ! Elle serrait les cuisses, se contractait pour ne pas lâcher une goutte, en même temps qu'elle fouillait son sac, fouiller était bien le mot. Elle

grommelait de ne pas trouver ce qu'elle cherchait. Quelques secondes après, elle sortait son portable, toujours pressée d'une envie de pisser.

— Lolo !... J'ai failli causer un accident encore une fois !... Cela ne t'étonne pas !... Je vais prendre le bus pour rentrer. Mais avant, il faut que j'aille uriner quelque part... je viendrais rechercher la voiture demain... Non... tu viens me chercher ! ... mais non je ne veux pas te déranger... tu viens avec maman, elle ramènera la voiture... je vous attends alors... merci ma Lolo, merci ma puce, je serai au bistrot du coin tu vois ! Oui, oui... à tout de suite !

— Lucas ! Vite, vite ! Au bistrot, avant que je pisse dans ma culotte, dépêche-toi nom de dieu !

Le gamin gardait son calme et n'osait pas un propos. La situation lui paraissait un peu cocasse tout de même, la peur passée. Angélique rejoignait le bar, au pas de course. Quand on dit au pas de course, les fesses bien serrées, tentant de se retenir, ce n'était pas pour courir un cent mètres. Enfin sauvée, elle était déjà aux toilettes, sans rien avoir commandé, le gamin seul près du bar.

— Vous prenez quoi, jeune homme !

— Je ne sais pas !... Angélique... en fait la dame aux toilettes, c'est elle...

Elle ne mit pas longtemps, de toutes les façons quelques gouttes d'urine étaient venues garnir la culotte...

— Un verre d'alcool fort s'il vous plaît ! Et toi Lucas, tu veux quoi ?

— Un orangina !

— Assieds-toi quand même ! J'en tremble encore ! Tu as vu la bétinette que je suis !

Il n'osait rien dire, patientant son breuvage...

— Il faut au moins un quart d'heure pour venir, prend le temps de boire bonhomme !

Elle se reprenait un peu, mais elle était blanche comme une aube et tremblait comme une feuille en automne.

— Merde alors, je suis vraiment une sotte ! Te faire prendre des risques ainsi ! Un jour, il m'arrivera un pépin, on verra cela plus tard. On est passé tout près, n'est-ce pas Lucas ?

— Je pensais bien qu'on leur rentrait dedans, heureusement... il a freiné à temps quand même...

— Je suis nulle, nulle, nulle ! Bon, viens ! Je vais prendre l'air... le verre de calva m'a donné des couleurs, j'ai chaud maintenant.

Angélique faisait le pied de grue sur le trottoir, elle piétinait le pavé d'une impatience exacerbée. Elle se reprochait tous les

malheurs du monde. Elle était ainsi, semblant infaillible et faillible quand même, humaine quoi !

— Dis, ça va Angélique ! T'as failli, mais il n'y a pas eu d'accident !

— Ça m'énerve ! Je n'aime pas quand je ne maîtrise pas les choses ! Je sais pourtant qu'il y a toujours un risque, mais que ce soit moi qui le provoque m'est insupportable ! Et pourtant, Lolo le répète à longueur de temps : "À force de vouloir faire plusieurs choses en même temps, un jour, tu casseras la voiture". Les voilà !

— Plus de peur que de mal ma chérie !

— N'en rajoute pas maman, Lolo va déjà m'en mettre une couche ! Alors...

Laurence se jeta dans les bras de sa Lili pour la réconforter, sans pudeur, sans arrière-pensée, dans une étreinte généreuse et sensuelle.

— C'est bon Lolo ! Merci, ma puce, mais cela va mieux !

— Elle dit cela mais... juste avant de vous voir, elle était dans tous ses états !

— Dis, dis, le gamin ! Tu ne vas pas t'y mettre non plus !

— Laisse Lucas, laisse ! Angélique est un paradoxe, il faut la laisser et surtout ne pas l'asticoter. Mais c'est très gentil de ta part.

— Maman ! Tu ramènes Lucas au journal s'il te plaît et puis si tu peux expliquer à Pierre que je ne passerai pas tantôt, je lui enverrai un message. Merci maman !

— Tu vois comme elle est ! Elle décide ! Et il faut faire !

— Lolo ! Bon, maman à tout à l'heure ! Lucas à demain !

Les deux filles remontaient dans la voiture de Laurence, Angélique retrouvait un certain calme.

— Ma Lolo ! J'ai eu peur... vraiment peur !

— Ce n'est pas grave ma Lili ! Cela va se passer, on va passer la soirée, toutes les deux... maman et Hélène vont chez mes cousins du marais passer la soirée, elles resteront là-bas ce soir, pour promener les enfants en barque demain matin.

— Et l'école ?

— C'est mercredi demain ! Et puis ma tante, cela fait tellement de temps qu'elle bassine sa sœur pour un petit moment de famille.

— C'est bien ! Je vais voir les enfants quand même avant !

— Oui, nous arrivons ma puce ! Parfois, je me demande si cela ne serait pas mieux que tu te déplaces avec un vélo. Nous ne sommes pas très loin du centre-ville quand même !

— Tu as raison ! Cela va me faire réfléchir cette histoire-là et puis il y a une piste cyclable qui passe devant la maison.

Ce n'est pas une mauvaise idée, cela me ferait des mollets de sportives !

— Tiens, tiens, cela va mieux on dirait !

— Le gamin m'a fait une leçon en vous attendant !

— Bon ! C'est bien, c'est une mauvaise histoire ! Une petite soirée en amoureux devant la cheminée et puis demain tout ira mieux !

Chapitre 5 : Le retour chez son père.

— Eh bien ! Tu en as mis du temps à te lever ! Même pas douchée encore !

— Si tu m'avais attendue, tu m'aurais frotté le dos !

— Toujours intéressée ! Ce n'est pas croyable, je n'y crois pas ! Dis ! Tu as vu l'heure ?

— Oh la vache ! Heureusement que les mamies sont avec les garçons !

— Cela ne change pas grand-chose ma puce ! Elles s'en occupent à longueur de temps !

Angélique prit une grosse claque sur les fesses.

— Eh Lolo ! Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

— Cela va mieux qu'hier ! N'est-ce pas ?

Une autre claque bien plus sèche et bruyante tombait sur l'autre fesse jalouse.

— Bon n'abuse pas quand même !

— Oh ma Lolo ! C'est sympa, de trouver ce matin une table si accueillante, avec tous ces parfums mélangés de café du chocolat et de viennoiserie. Nous y sommes habituées avec les mamies, mais par toi, cela a une autre saveur. Ça éveille les sens et fait un réveil en douceur.

— Si la Lili était moins pénible ce serait parfait !

— Bah, c'est tout Lolo ! Bon, je voudrais seulement déjeuner en paix.

— Tiens, tiens ! Référence à ton chouchou suisse !

— Dis Lolo ! Quand viendras-tu voir Évi ? Ce matin, si tu veux ou un autre jour !

— J'irais bien avec toi ce matin, mais je voudrais finir un dossier en cours avant de continuer avec Évi.

— Il n'y a rien d'urgent, mais il faudra bien la rencontrer.

— Quand la revois-tu, ensuite ?

— La semaine prochaine, même jour ! Moi, je vais commencer à écrire les articles et puis la chaîne régionale va monter un rush et le passer demain soir, pour parler un peu, des gens qui vivent sur le trottoir.

— Je t'accompagne ce matin ! Va prendre ta douche alors ! Je ne voudrais pas perdre de temps.

— D'autant qu'il faut passer prendre le gamin et le matériel.

— Allez ! Bouge-toi !

— Mais ne me crie pas dessus !

— Je sais ma poule, je sais, il faut te laisser te réveiller à ton rythme. Ne t'inquiète pas ! Je vais refaire du café pendant ce temps et je vais répondre à ma messagerie.

Les deux filles s'appliquaient déjà à garer la voiture correctement. Elles voyaient, au loin, Évi venir à leur rencontre, toujours accompagnée de ses deux chiens.

— Salut Angélique ! Toi, c'est Laurence, il me semble !

— Oui, oui, c'est bien cela, bonjour les chiens !

— Ils te font la fête, je n'y crois pas ! Comment veux-tu être protégée, s'ils se laissent caresser par n'importe qui !... Excuse-moi pour : “Le n'importe qui” !

— Ne t'inquiète pas Évi ! Bonjour d'abord ! Pour Lolo, elle a le même succès avec tous les animaux, même avec les bipèdes masculins !

— Toujours à me charrier !

— Vous ne devez pas vous ennuyer toutes les deux ?

— Dis Évi ! Comment vas-tu ce matin ?

— Un peu comme chaque matin, la gueule en vrac, la vie de cloche.

— Tu as réservé notre place à la brasserie ?

— Tu te fous de ma gueule Angélique ! On y retourne ? Tu vas mieux qu'hier dis-donc ! Je suis vraiment désolée de te perturber, je devrais garder mes problèmes pour moi... c'est ainsi !

— Arrête Évi ! Arrête de te reprocher ce qui ne va pas autour de toi ! Tu n'es pas la cause de tes problèmes ni celle des autres ! Si tu veux, au moins tu mangeras un peu... et puis, je voudrais toujours comprendre ton passé !

— Comme tu veux ! Je voudrais te parler de mon père, pauvre bonhomme, il est bien malheureux avec ses deux gonzesses, son ex-femme, ma mère qui l'ignore complètement et moi sa fille, un souci continu ! Je ne sais même pas dans quel état il est ! Ni ce qu'il devient ! Il serait mort que je ne le saurais peut-être même pas !

— C'est bien d'en avoir conscience déjà ! Allons-y ! On va y aller tranquillement !

— Tu te souviens quand ma mère m'a foutu dehors ! Tu te rappelles ! Je suis partie chez mon père et je me faisais chier chez lui, télé toute la journée, bonjour, bonsoir et la picole !... Alors, je suis repartie pour squatter chez un pote. Et quand je dis squatter, c'était bien un squat ! Mais j'ai vite compris que, lui, comme ses relations, c'était mon cul qui les intéressait. Les salops les mecs, j'ai vite compris aussi où était situé l'intelligence des hommes. Mais au moins, eux, ils ne m'ont jamais forcé à faire quoique ce soit. Après quelques baisés bâclés sur un banc la nuit ou dans un squat rempli de puces et de bestioles peu ragoûtantes sous le regard ébahi de rats en

manque de fortune, j'en ai eu vite marre. Quand on est une gonzesse, toute jeune majeure, parmi des mecs pas aidé du ciboulot, on est vite un objet de convoitise, cela se lit dans leurs regards, des charognards prêts pour la chasse. Je n'en pouvais plus, j'ai plongé dans une dépression au bord du suicide. Un jour, plutôt une nuit, j'avais encore trop picolé et fumé l'illícite, voire plus d'ailleurs, j'ai piqué une crise de démence. Je cognais sur tout ce qui se présentait, jupon, pantalon, même mon chien. Alors, il y a un con qui a appelé les pompiers, puis les flics ont suivi. Tout ce beau monde m'a envoyé à l'hôpital... puis... chez les dingues. Tu te rends compte, je n'avais même pas vingt ans et déjà un stage chez les dérangés du ciboulot. Ça promettait quand même ! Je suis restée, pas loin d'un mois, shootée aux médocs et aux psys. Ces vieux cons en blouse blanche ne voulaient pas que je retourne dans la rue. Ils ont contacté ma mère qui leur a bien confirmé qu'elle ne voulait plus entendre parler de moi. Alors, j'ai recontacté mon père pour qu'il m'héberge quelque temps. Il accepta bien facilement, c'était étonnant même, c'était le seul moyen de sortir de cet hospice pour les fêlés ! C'est ainsi qu'ils m'ont laissé sortir, sans vérifier pour autant si mon père était socialement apte à m'aider et quand je dis socialement, c'était un minimum.

Ce ne fut pas une sinécure, mais vite, je compris que ce ne serait pas ma vie. Un mec qui picole sans discontinuer, bourré du matin jusqu'au soir, ce n'est pas une aide, c'est un suicide ! Mais cela m'a permis de sortir de ce merdier pour dingues et je suis restée quelques semaines chez lui.

— Excuse-moi Évi ! On va s'asseoir si cela ne te gêne pas, tu reprendras tout de suite !

— T'es aussi sympa que ta gonzesse Angélique ! C'est chouette de passer un moment avec vous !

— Qu'est-ce qu'elle prend la petite dame ?

— Parce que pour nous, c'est obligatoirement la même chose !

— Non, non... le patron vous fait servir des pichets de lait de café et de chocolat. Vous prendrez ce que vous voudrez et si vous voulez autre chose, demandez-moi !

— Ne vous dérangez pas pour moi ! Je prendrais ce qu'il y aura sur la table !

— Cela me convient et pour toi, Évi ?

— Je ne vais pas faire la fine gueule... quand on ne paie pas, on se contente de ce qu'il y a et c'est largement suffisant !

— Dites ! Hier j'ai oublié de faire établir une facture pour le journal ?

— C'est réglé ! Votre boss est passé hier soir, nous verrons directement avec lui, même pas besoin de payer d'avance !

— Il ne changera pas le Pierrot, toujours aussi surprenant ! Les croissants arrivent ! Regarde les chiens ! Ils prennent vite l'habitude !

— Des mauvaises habitudes ! Quand tout cela sera fini, il faudra retrouver la vie d'avant !

— N'y pense même pas Évi ! Laurence t'en parlera après... si tu veux bien...

— Arrête la déconne Angélique ! Tu vas me faire rire !

— Allez Lucas, c'est parti ! Mets la caméra en route ! Évi ! Tu peux reprendre... pour ton père...

— Ah oui... donc à cette époque j'ai repris du courage ! Je lui préparais à manger, il m'arrivait aussi de prendre une murge avec lui. Mais franchement, je me faisais chier. Je suis passée de patiente à aidante, mais quelque part, c'était une bonne thérapie. Je picolais moins, beaucoup moins même, j'aidais mon père, pas à s'en sortir non, il n'avait aucunement la volonté de guérir de cette putain de maladie. Parce que pour lui, on ne pouvait pas dire que c'était un choix de vie... de mort plutôt...

Il était démoli par l'alcool, c'est certain, mais surtout par ma mère. Ma garce de mère en avait fait une loque, certes ce

n'était pas un personnage de caractère, mais tout de même. Pauvre bonhomme, je le plains aujourd'hui, je me dis qu'un de ces jours, quelqu'un viendra m'annoncer sa mort, s'il me trouve d'ailleurs. Mais comment une personne peut-elle détruire à ce point une autre personne sans aucun remord ? C'est carrément un crime, un meurtre psychologique qui vaut largement d'autres crimes par le sang. C'était vraiment une garce, ma mère. Comment j'ai pu aimer cette personne, l'apprécier au plus haut point ? Comment ai-je pu respecter cette ordure ? Comment ai-je pu être si aveugle ? Et ne pas comprendre, quand elle habillait mon père de tous les sobriquets. J'en souriais à une époque et quelque part je suis aussi coupable qu'elle. Comment ai-je pu l'enfoncer plus encore en l'ignorant ? Maintenant, c'est beaucoup plus clair. Mais moi aussi, j'ai replongé et puis, je ne veux pas qu'il me voie ainsi, ce serait sa fin, en fait, c'est un pauvre bonhomme.

— Pauvre bonhomme ! Ton café va refroidir !

— Ne t'inquiète pas pour moi Angélique, ne t'inquiète pas !... Pauvre homme, il se saoulait à l'amertume du temps, presque sans distinction de celui-ci, que le réveil fut du matin ou du soir, sur une pendule qui aurait perdu ses chiffres et ses aiguilles aussi. J'avais pitié de lui, je picolais aussi pourtant, mais je n'avais pas l'impression que c'était pour la même

chose, je picolais parce que j'en avais marre, marre des autres humains marre de cette vie mal fréquentée. Lui, il buvait son sang pour en finir jusqu'à la dernière goutte. Un suicide voulu et planifié quand on ne veut plus espérer. Moi, c'était plutôt dans le pouvoir que dans le vouloir, il m'arrivait quand même des moments de lucidité, je pensais que cela finirait un jour... loin des trottoirs encombrés.

— Veux-tu un autre café Évi ?

— Oui, oui un grand, je vous emmerde avec mes conneries n'est-pas ?

— Mais non... je pense que tu as tant à dire que tu vas un peu vite... tu me comprends ?

— Oui bien entendu... je vais prendre mon temps... je n'osais, plus rien lui dire... depuis si longtemps tu comprends... je croyais que je n'avais plus le droit de parler !... Est-ce que j'étais bien mieux pour donner des leçons à.... mon père... ? Je le voyais dégringoler jour après jour et s'enfoncer en un univers irrévocable, dans le fumier de la vie et je ne pouvais rien faire. Avais-je bien l'intention de faire quoique ce soit d'ailleurs ? Sa déchéance était le miroir de la mienne, je commençais à me comprendre, cela fait mal Angélique ! Mal... tu ne peux pas savoir...

Et de nouveau, des larmes coulaient du regard, tombaient plutôt, tombaient lourdes telles des gouttes de pluie d'une colère des cieux.

— Évi... reprends ton souffle !... On peut arrêter pour ce matin ou reprendre tout à l'heure...

— Ma vie c'est de la merde... n'est-ce pas ? On a ce qu'on mérite à ce qu'il paraît ! ...

— Tu ne peux pas dire cela ! Nul ne mérite ce que tu as vécu, non... une vie de merde certes... mais tu n'y es pour rien et... tu t'en sortiras... tu verras ! Ton père aussi, je l'espère.

Silence, silence, il baigne les instants où les mots n'ont plus aucune valeur. La chienne avait collé son museau entre les cuisses de sa maîtresse, assise entre les jambes, immobile, il ne faut pas déranger la détresse. Elle, simple chien, comprenait bien cela. Le regard vers les yeux de sa maîtresse l'implorant presque de revenir sur terre.

— Pauvre bonhomme ! Je l'ai encore abandonné, une fois de plus, j'ai honte...

— Ah Évi ! Un sentiment de culpabilité, tu reviens vers nous... c'est bon signe...

— Tu crois cela, toi ! En fait, je n'avais plus le courage de le regarder ainsi sombrer là où ma mère l'avait jeté. C'était comme une agonie programmée et j'aurais dû accepter cela...

debout, voire conforter cette situation dramatique. Je suis partie, je suis partie de nouveau rejoindre un autre groupe de SDF qui squattaient un immeuble désaffecté. La honte peut-être, la peur aussi de se reconnaître, enfin, je ne voyais pas ce que je pouvais faire pour lui, ni pour moi. Comment peut-on regarder quelqu'un qui noie sa souffrance et qui, ainsi chaque jour, dégringole ? Comment, comment... comment et comment ma conne de mère pouvait-elle vivre ainsi avec son gigolo ? Sans même se poser la moindre question, sans aucun remord, sans aucun regret... il n'existait plus pour elle, il n'existait plus pour personne. Mais putain, ils ne m'ont pas faite sur un banc public à la va-vite. Il dut y avoir des sentiments à une époque quand même... alors comment, comment peut-on oublier les bons moments et les jeter au fond des chiottes pour les effacer d'un coup en tirant sur la chasse ? ...

— Tu l'aimes ton père, tu l'aimes bien fort et les sentiments que tu as pour lui sont aussi en partie la cause de ta situation.

— Tu crois cela, toi ! ...

— C'est bon Lucas ! Viens t'asseoir, bois tranquillement ton chocolat... prends un croissant, il y en a à la pelle... laisse en pour les chiens aussi quand même !... Je blague...

— Dis Laurence ! Elle est toujours comme cela Angélique !

— Comment cela ?

— Changer de conversation pour détendre un peu l'atmosphère !

— Quelquefois... oui... mais surtout elle est imprévisible... je l'aime ainsi... Dis Évi ! Peut-on parler de toi un peu ?

— Il n'y a pas grand-chose à dire...

— Mais si, il y a à dire ! Tu as des droits ! Des droits d'être humain, des droits vis-à-vis de ta mère !

— Pour ce qu'elle a fait pour moi ?

— Nous nous sommes renseignés avec Philippe et si tu l'acceptes, nous monterons un dossier pour que tu sois au moins suivie par une assistante sociale. Elle fera en sorte de t'ouvrir les portes de notre chère administration. Et puis, d'autre part, tu as le droit à une aide par ta mère, comme ton père a le droit ! Même si c'est en pure perte. Les parents doivent subvenir aux besoins de leurs enfants, même majeur, tant que ceux-ci ne sont pas autonomes.

— Tu es sûre de ça ?

— Oui, oui...

— J'ai déjà essayé auprès des allocs et des assedics ! Comme j'ai jamais bossé, j'ai le droit à rien !

— Certes, certes, mais il y a la commune et le département qui peuvent, même si c'est modeste, t'établir une aide... pour faire une formation, par exemple ...

Évi gloussait... Angélique aussi d'ailleurs...

— Pour bosser ! Tu rigoles, Laurence ! Comment veux-tu que je cherche un taff avec la gueule que j'ai... avec l'expérience que j'ai... tu te fous pas de moi quand même ! J'ai pas envie de bosser... pas dans une usine, comme une esclave... non, non... je veux bien être directrice... un truc comme cela tu comprends...

Elle éclatait de rire, cela devait faire un bail qu'elle ne s'était pas lâchée ainsi.

— Je me suis mal exprimé... tu as le droit à des aides et ta mère doit t'aider si tu préfères ces raccourcis...

— Mais qui va faire les démarches ?

— Moi et Philippe notamment ! Mais il faut que tu sois d'accord... que tu signes ce papier pour que nous te représentions...

— Cela fait quelque six années que je galère presque sans un rotin et toi, tu me dis que je peux être aidée... comment est-ce possible ?

— Il faut que tu le décides...

— Mais, je ne sais plus signer... je mets où ma croix ?

— Tu as toujours de l'humour ! Sur ce papelard, là ! Et puis, qu'est-ce que tu risques ! Pas grand-chose ! N'est-ce pas Angélique !

— C'est vrai ce que te dit Lolo !

— Ce que je risque ! C'est de replonger encore une fois, je crains le pire ! J'en ai vu des mecs, des filles ainsi replonger... et c'est plus grave encore. Alors, je préfère ne plus rêver, que de souffrir plus encore. Vous me comprenez ?

— C'est clair... mais nous ne te lâcherons pas ! Nous t'aiderons, ce ne sont pas des paroles en l'air, non... tu ne connais pas encore Angélique ! C'est un morbaque, quand elle est sur quelque chose, elle ne lâche rien ! Non rien, quitte à s'en rendre malade.

— Je ne veux pas qu'elle en subisse les conséquences, elle n'a pas à souffrir des manquements de ma vie... non... ce n'est pas pensable !

— Il est trop tard ! Elle t'a mis le grappin dessus, elle ne lâchera le morceau que quand tu t'en seras tirée !

— Dans quoi je me suis embarquée... avec vous...

— C'est bon ma Lolo ! Ne t'inquiète pas Évi ! Ne t'inquiète pas tout ira bien ! Elle a toujours tendance à exagérer les choses, encore une fois ne t'inquiète pas, je sais gérer les difficultés !

— Dis Lili, je dois passer au bureau... je suis désolée Évi !

— T'inquiètes pas la Laurence ! Il faut bien qu'on se quitte, on ne vit pas ensemble, n'est-ce pas ?

— Allez Lucas, on embarque le matériel ! Un petit câlin aux chiens ! Je finis mon café, je n'aime pas laisser des restes sur une table.

— Je vous accompagne les filles, il ne pleut pas aujourd'hui ! et cela va promener mes amours !

— Pas de problème Évi ! Bien au contraire !

Les banalités reprenaient leurs mots, les silhouettes s'éloignaient dans l'histoire, sur ce papier pas rancunier, avide d'encre... encore une rencontre pleine d'émotions.

— Dis Angélique ! Je peux te poser une question ?

— Bien entendu Lucas !

— Comment cela se fait qu'une femme comme Évi ait autant de problèmes avec ses parents ? Moi, mes parents ne sont pas très riches, mais ils ne sont pas comme ça !

— Belle réflexion mon petit Lucas, belle réflexion ! Nous ne sommes pas tous égaux devant l'amour que nous portent les autres, celui de nos parents notamment. Et malheureusement cela peut expliquer une descente aux enfers comme celle d'Évi. C'est la vie, triste pour les uns, injuste pour les autres,

pas facile à expliquer, pas facile à s'extirper, certains s'en sortent, d'autres plongent.

— Et si je peux ajouter quelque chose aux propos d'Angélique. Il y a des mômes qui ne connaissent que des emmerdes, dès qu'ils sont nés...

— Je trouve ça triste et injuste...

— Bon Lolo, nous sommes au bout de la rue ! Je suis désolée, mais tu dois descendre !

— Merci ma Lili ! A tout à l'heure !

Chapitre 6 : Ive.

— Bonjour Angélique ! Elle n'est pas là, Laurence ?

— Des obligations avec nos garçons !

— Pas grave j'espère !

— Et bien dis donc ! Tu t'intéresses de nouveau aux autres, c'est top !

— Je ne suis pas de bon poil ce matin !

— Que se passe-t-il donc Évi ?

— Rien de bien grave ma foi, mais cela me fout en rogne !

La chienne est grosse !

— Oui c'est bien embêtant cela ! Et comment cela se fait ?

— J'en sais absolument rien figure-toi ! Sans doute un soir de cuite, elle a dû rencontrer un mâle pas bien fréquentable.

— Que vas-tu faire ?

— J'en sais rien, j'ai pas de fric pour la faire opérer, il est trop tard de toutes les façons... changeons de conversation !

— Veux-tu bien me parler de Ive ? Tu ne veux pas de café ce matin ?

— Si, si donne-moi la main !

— Tu me donnes la laisse de Djoki ? Dis, il caille aujourd'hui ! On va s'installer sous la terrasse couverte, j'ai demandé l'autorisation pour les chiens, ne t'inquiète pas !

— Cela t'arrive de laisser les autres prendre des décisions ?

— Tu as raison, j'ai une grande tendance à vouloir tout gérer. À la maison, avec Lolo, c'est pareil, alors elle préfère assumer pour les garçons. Depuis que je vis avec maman, c'est ainsi, je crois. Cela te gêne, on peut rester dehors si tu veux ?

— Non, non, je n'ai pas l'habitude, c'est tout, ici il faut défendre son bout de pain sec ! Ah, putain, le chocolat chaud va faire du bien !

— Installe-toi bien dans l'angle, là, à l'abri de l'air !

Le cafetier prenait l'habitude de les voir. Il se faisait plus discret, presque compatissant. Il arrivait avec le plateau chargé de plaisir.

Évi n'avait pas dû trouver grand-chose à manger auprès des maraudeurs la veille, elle se jetait sur les croissants comme une affamée, sans même jeter un cil à Angélique, puis au bout d'un silence réparateur, un long silence...

— Ive... ce fut une grande leçon après cette histoire de viol. Il était certain que je ne pouvais plus vivre ainsi, plus ou moins seule ou accompagnée de personnes peu sûres et peu recommandables. Je n'osais plus fréquenter les squats. Mais

quand il fait trop froid, il faut bien trouver des endroits plus abrités... c'est un monde quand même !

— Les hébergements de nuit ! Et puis pour les femmes il y a bien des prises en charge particulière, non ?

— Entre ce qui se dit et ce qui se fait. Les hébergements de nuit certes, il y en a, mais si peu ! Quand tu entends ces politiques, il y en aurait bien plus et ce n'est pas le cas... C'est au coup de chance et puis pour aider les femmes de la rue, il faut accepter de se soigner contre les afflictions quelles qu'elles soient. Autant je ne touchais plus à une quelconque drogue j'aimais toujours bien me bourrer la gueule avec des potes, aimer est peut-être un grand mot. J'avais pas envie de m'en sortir. Je tentais donc de rester grouper avec des compagnons plus sûrs et dans des endroits moins isolés que les squats. L'hiver, on trouvait toujours un endroit où dormir, mais dormir... plus question de baiser, j'avais baissé le rideau. Et puis quand il ne faisait pas trop froid, on avait nos petits endroits. Puis, un jour, un mec est venu nous rejoindre, un drôle de mec plutôt un hippie, un anticonformiste, un beau-parleur qui ne picolait pas, un petit joint de temps à autre, un beau mec... pour les gens comme nous, bien entendu, pour toi certainement autre chose.

Évi reprit un peu de chocolat, avec un peu plus de délicatesse, regarda Angélique avec plus d'insistance...

— Ive, c'était un philosophe de la vie. Lui, il voyait la vie autrement. Il vivait comme il pensait, sans superflu, n'usant que du nécessaire, la rue lui suffisait, un squat pour dormir... Il se contentait de peu, mais lui, recevait un peu d'argent de ses parents. Ils avaient pitié de leur rejeton, ils lui laissaient de quoi survive quoi.

— Au moins, il pouvait se sustenter, c'est tout de même mieux qu'avec tes parents !

— Oh tu sais ! Ce n'était pas Byzance, une bonne centaine d'euros, pour se laver la conscience ! Il ne les voyait plus pour autant, cela lui suffisait avec d'autres aides et quelques soupes populaires, un peu de manche et voilà.

— Mais avec toi ?

— Rapidement, nous sommes devenus amants ! Dans la rue, on ne fait pas trop dans les sentiments, vois-tu ! Ni la pimbêche qui fait attendre un mec ! Était-ce de l'amour ? Non, certainement ! Des sentiments ? Oui quand même ! Mais surtout une nécessité, une vue à deux, si on peut appeler cela une vie, un besoin aussi, il ne faut pas être hypocrite. Et pour moi une protection, protection vis-à-vis des connards de la rue qui prennent les gonzesses pour des vides couilles, pour les

autres qu'on croise la nuit et qui ne sont pas beaucoup mieux, prêts à tabasser une femme sans défense. Lui aussi y trouvait un avantage... une femme... ce qui le confortait plus encore à ne rien changer à sa vie. Personne ne peut comprendre, mais c'est ainsi. Je pense malgré tout, que lui avait des sentiments plus profonds pour moi. Moi, je lui étais fidèle malgré tout. Mais qu'est-ce que la fidélité dans la rue ? Ne pas coucher avec un autre, je pense tout simplement.

— C'était Ive ! Au début, je le considérais comme les autres, sans plus. Et puis après une soirée à discuter ensemble on a un peu sympathisé et puis ce fut mon mec, le premier et le seul avec qui j'avais grande confiance. Puis, le lendemain matin, ma main rechercha la sienne sans beaucoup plus, il n'était pas exigeant moi qui l'étais tant. Nous sommes devenus un couple bizarre, mais un couple quand même. Ce fut ma plus belle période de vie de trottoirs. Il avait un peu de fric et cela suffisait pour vivre.

Il m'a ramassée tant de fois après des bourres sans abuser de quoique ce soit, sans profiter de mes faiblesses, sans m'abuser, me protégeant et le lendemain, il était près de moi sans aucun reproche, sans aucune remarque désobligeante.

Elle s'arrêta de nouveau, le regard baigné de larmes, il y avait beaucoup d'émotions qui s'affichaient sur ce visage

habituellement fermé. Évi avait une apparence humaine, Angélique n'en avait jamais douté, mais combien d'autres pseudo-humains l'ont ignorée. Les valeurs humaines n'appartiennent pas qu'à ceux qui en auraient les moyens.

— J'ai du mal à imaginer une histoire d'amour dans ces conditions !

— Qui te dit que c'est de l'amour !

— C'est quoi donc alors ?

— Une profonde amitié, du sexe aussi bien entendu, des sentiments qui ne sont pas forcément de l'amour comme tu l'imagines, mais un autre sentiment peut-être bien plus fort... le respect !

— Eh bien, dis-donc tu philosophes ! C'est bien dit dans tous les cas !

— Philo de trottoir pas plus... Ive, c'était mon moi, je ne pouvais pas bouger sans lui, ni rien faire sans lui, si notre condition nous permettait de faire quoique ce soit. Enfin, je ne pouvais pas me passer de lui.

— C'est fort Évi, je comprends ces sentiments, je suis de ton avis et quelquefois je pense comme toi. Je n'en parle pas à Lolo, elle est plutôt vieille France, elle n'arrêterait pas de me demander si je l'aime ou si... tu me comprends. Mais je l'aime, je ne me pose pas cette question vis-à-vis d'elle, mais quand

j'entends des couples se doucher de « je t'aime » je me pose vraiment la question, surtout pour divorcer quelque temps après. Cette expression est tellement bafouée, que cela devient ridicule de dire, je t'aime à toutes les sauces.

— Pour en revenir à Ive, alors !

— C'était mon protecteur, un beau mec quand même... en rapport aux autres traînants de bitume.

— Je peux comprendre cette vie ! Viens Djock, viens mon vieux ! Mais quand même, ce n'est pas facile comme vie... d'amants ?

— Pour baiser tu veux dire ! Il y a les squats, dans la journée, quelquefois dans les chiottes publiques, dans un coin discret le soir. Ce n'est pas très romantique... je sais... mais... tu comprends bien que sur le trottoir, le prince charmant, les contes de fées, cela n'existe pas vraiment.

— Comment dire... vous étiez heureux ?

— Heureux... ce n'est pas un mot que je comprends... non... on ne peut pas dire cela ainsi. Mais on pourrait dire... rassurés... peut-être rassurés de vivre à deux les galères de l'autre, un partage des merdes quoi ! Il prenait soin de moi, quand il faisait froid, il me prenait contre lui, c'est réconfortant. Dans la vie de SDF, nous ne sommes pas beaucoup de femmes, à part les étrangères qui squattent en

famille. Avec lui, j'étais de loin la mieux lotie ! Ce fut le moins mauvais moment de cette vie de fantoches. Je picolais moins, beaucoup moins même. La vie semblait plus acceptable, supportable, presque vivable même. On trouvait plus facilement des squats, plus rares étaient les nuits à dormir dehors.

— Tu souris Évi !

— Je sens aussi des larmes à venir. Putain, la rue ne rend pas complètement insensible. C'était, un mec bien...c'était ! Comme je te le disais, ce n'était pas de l'amour, c'est pas comme cela que j'appellerais ça... mais certain que ce sont les moments que je vais le moins regretter ! Ce n'était pas désagréable, à y penser maintenant, nous les femmes, nous sommes, sans doute, faites pour être protégées ? Je tenais à cet homme quand même !

— Tiens un mouchoir Évi !

— Oh putain, un mouchoir ! Un vrai, à carreaux, en tissu !

— Pourquoi les sentiments ne seraient que pour les gens apparemment bien. Cela ne s'achète pas ! Non...

— Sans doute... si tu le dis ! Je veux bien te croire.

— Si Lolo était là, ce seraient les grandes eaux, elle est d'une sensibilité à fleur de peau.

— Il me semble ouais ! Je chiale... pas parce que je souffre... pour des souvenirs, Angélique !

— En effet, ce n'est pas du cinoche !

— Et puis, il y eut le drame, une nuit pourtant tranquille dans un squat !

— Reprends un peu ton souffle ! Tu t'épuises !

— Je sais... mais il faut t'en parler !

— J'ai le temps...

— Cela fait du bien de boire chaud de ce temps !

— Les chiens apprécient aussi, un peu de confort...

— Il ne faut pas qu'ils s'habituent, retour au froid après... les chiens peuvent supporter, ce n'est pas un problème...

— Il est vrai que certains prennent vraiment leur chien, entre autres pour des enfants, cela en est ridicule... il apprécie tout de même un peu de réconfort...

— Angélique, c'est sympa de m'ennuyer avec les chiens des autres... pour me changer les idées. Il faut bien raconter cette fin de Ive. Voilà ! Comme je te disais, c'était dans un squat, une nuit assez tranquille. Les squats, c'est souvent le bordel toute la nuit. Là, tout se passait bien, jusqu'à ce qu'une bande de loubards complètement bourrés, sont arrivés pour se faire du clodo. Trois ou quatre et ils ont commencé à cogner et dès qu'ils se sont approchés de moi, il s'est mis devant moi. Il n'a

pas eu le temps de me protéger, les salauds l'ont basculé par la rambarde de l'escalier, il est tombé d'un étage sans jamais se relever. Je te jure que ça dessaoule ! Il pissait le sang, les nazes ont compris que c'était grave, ils se sont barrés rapidement.

— Mais quelle histoire encore ! Tu les cumules ma pauvre Évi !

— Tu peux le dire ! Mais la vie dehors, c'est pas rose, vous ne voyez rien vous les diurnes, la nuit pour nous, c'est le danger et un squat ne te protège pas pour autant. Je suis restée à côté de lui, il y a un gusse qui est parti chercher des secours... mais il était trop tard...trop tard... je me souviens du moment, des émotions... pas consciente encore qu'il était parti. J'ai senti le froid m'envahir, j'ai senti mes pensées se scléroser, je ne bougeais plus mes mains dans les siennes, mes yeux ailleurs, jusqu'à ce que les flics et les pompiers arrivent... Là, la douleur s'est faite violente et quand ils ont embarqué Ive, j'ai pas eu le droit de l'accompagner... je ne savais pas d'ailleurs où ils l'emmenaient.

Angélique prit les mains d'Évi, pour les serrer dans les siennes, un réconfort futile, mais plein de sincérité... elle n'osait pas cracher un mot, ne pas déranger l'émotion, la douleur de l'âme se suffit à elle-même...

— Je ne l'ai plus jamais revu, même mort. Il a disparu !

— Comment cela, disparu ! Et pourquoi, n'ont-ils pas accepté que tu l'accompagnes ?

— Tu sais les flics ! Ils m'ont demandé si nous étions mariés, pacsés ou déclarés ensemble... et bien entendu j'ai dit non... et puis ils voulaient interroger tout le monde au sujet de l'agression de toute façon !

— Mais après !... On nous a dits que ses parents avaient repris le corps pour un enterrement digne d'eux... des cathos... pas bien nets pour autant, lui qui souhaitait être incinéré... le comble de l'irrespect de la personne !

— C'est dégueulasse quand même ! Alors, tu n'as pas pu faire ton deuil ?

— Des mots, Angélique, des mots ! Faire un deuil, je ne sais pas ce que cela veut dire... il faut peut-être le vivre pour comprendre... mais j'aurais voulu au moins l'accompagner... c'est con hein !

— C'est une façon de montrer comme on aime les gens, comme on les considère si tu préfères...

— J'y suis allé quand même quelques jours après. Bien qu'il n'y ait pas eu d'avis d'obsèques dans les journaux. Avec des potes de la rue, on a fait tous les cimetières de la ville et on a trouvé la tombe de Ive, puisqu'il y a eu un enterrement...

Des sanglots étouffés dérangent le mot, le sincère provoquait le vouloir. Angélique avait gardé ses mains dans celles d'Évi, elle lui faisait sentir qu'elle était là, encore, pour l'accompagner dans ce souvenir pas très facile.

— On lui a organisé dans le plus grand secret, une visite au cimetière, on le voulait pour ses proches amis. Et nous nous sommes retrouvés quand même une bonne vingtaine, dont la plupart étaient des cloches quand même. J'y vais de temps en temps...

— C'est bien de respecter une personne partie... tu veux prendre un autre chocolat ?

— Non, non, il faut que je trouve un peu de fric pour la chienne... non, non, pas le tien Angélique !

— Je peux t'aider un peu quand même !

— C'est comme je t'ai dit tout à l'heure, non, il ne faut pas en prendre l'habitude. Quand on ne se voit plus, c'est fini et on retrouve nos problèmes...

— C'est comme tu veux ! Bon, je vais retourner au journal, je t'ai emmené celui d'aujourd'hui, il y a un article sur toi.

— C'est sympa... je vais lire cela ! Ça va faire jaser dans le coin ! La semaine prochaine Angélique ?

— Sauf si tu veux que nous repassions avant !...

— Alors, ma Lili ! Comment va notre protégée ?

— Elle s’est libérée un peu... des émotions coincées au fond d’elle. À croire que dans la mouise, tu n’as pas le droit d’éprouver des sentiments. Peut-être que le regard des autres l’interdit... une certaine pudeur à ne pas afficher son malheur.

— Elle va s’en sortir ! Avec Philippe, nous avons quelques pistes. Nous verrons avec toi et le journal ce que nous pourrons lui proposer, on peut envisager la fin d’une fin pour un début d’autre chose...

— Rejoignons les enfants et les mamies, il ne faut pas les oublier. C’est aussi à ces âges-là que se forge leur avenir !

— Tu crois cela toi ma Lili ?

— Prends les pires exemples, les enfants battus, les enfants abandonnés, les enfants violés, leur avenir est déjà compromis.

— Tu prends les plus graves cas... mais tu as raison, quand on débute ainsi sa vie, je n’ose imaginer... je n’aime pas parler de cela. Mais je sais... ce que tu vas me dire... si on n’en parle pas, les choses resteront ainsi, voire pire...

Chapitre 7 : Le début d'une rédemption.

— Dis ma Lili ! Qu'en penses-tu ?

— Qu'en penses-tu... quoi ? Lolo, je te connais si bien que je comprends que c'est une question pour ne rien dire !

— Qu'en penses-tu de ce que nous allons proposer à Évi ?

— C'est bien ce que je disais ! Lolo... nous en avons parlé presque toute la semaine, maintenant il faut y aller et lui en parler.

— Tout semble si facile avec toi, je me demande tout de même, si à chaque fois, tu es bien consciente d'où tu vas. D'où tu viens cela est bien clair dans ma tête, pour le reste, je ne te comprends pas toujours bien. À chaque fois, cela finit au mieux alors, cette fois aussi...

— Cela ne sert à rien d'en parler ! C'est bien ce que je disais, ne me fait pas radoter, j'ai l'impression de vieillir... et toi Lucas, tu ne dis rien ce matin.

— Moi, je ne comprends pas comment c'est possible de faire autant de mal à ses enfants même quand ils sont grands... on ne fout pas ses enfants dehors comme cela avec les conséquences que cela a. Elle a du fric pourtant sa mère, ce n'est pas la misère...

— C'est la bonne question, petit gars. Tu sais, ce n'est pas forcément l'argent qui rend intelligent... il y en a tant qui aiment plus l'argent que leurs enfants... mais, il y a aussi le passé, leur vie, on ne sait rien, mais peut-être que la mère d'Évi a toujours vécu ainsi sans avoir appris le respect d'autrui. Peut-être aussi, que sa mère l'a élevé comme cela, sans amour, pensant plus à ses fesses qu'aux câlins à sa petite. Il faut voir des exemples à suivre pour être conscient de l'importance de la vie, de l'importance des blessures qu'on produit, des ruptures...

— Lili est repartie sur ses principes d'éducation, pas celle de l'école forcément, mais celle de la vie. Respecte la vie des autres et ils te respecteront... n'est-ce pas ma Lili ?

— Si c'était si simple... dis ! Regarde Évi ! Plus cela va, plus elle nous rejoint loin de chez elle, elle joue avec ses chiens... ça aussi, c'est nouveau ! Elle sourit...

— Elle reprend confiance en des humains, sans doute en elle aussi... ce sont les premiers pas. Pour quitter un endroit, il faut des premiers pas...

— J'aurais envie de la prendre dans mes bras et l'embrasser sans m'arrêter !

— Mais Lucas... non mais...

— Des baisers comme à une sœur... n'exagérez pas !

Le gamin était rouge comme une pivoine... rouge.

— Nous blaguons petiot, nous avons bien compris tout de même, elle est trop vieille pour toi...

— N'allez pas lui dire quoique ce soit, j'aurais honte !

— Avoir honte de cajoler quelqu'un qui en a besoin... il ne faut pas... nous ne lui dirons rien...

— Angélique ! Laurence ! Cela fait du bien de vous voir...

— N'oublie pas Lucas ! Évi !

— Bonjour Lucas ! Depuis hier comment tu vas ?

— Comment cela hier...

— Il est venu taper une bavette et promener les chiens hier, c'est un brave même !

— Le cachottier ! Il ne nous avait rien dit...

— Lili ! Chacun a le droit à ses petits secrets... c'est bien mignon en tous les cas !

Il était tout confus... et de sa cachotterie et qu'on parle ainsi de lui, lui le petit gars à ses parents, pas riche d'argent, mais conscient de l'être autrement. Ce que la vie te fout dans la gueule te fait vite comprendre la vie que tu as...

— Évi ! Nous allons nous installer ailleurs aujourd'hui !

— Pourquoi donc ?

— Nous parlerons de choses très confidentielles... nous restons dans le coin, ne t'inquiètes pas, nous passerons chez une amie de maman !

— Mais mes chiens !

— Ils seront les bienvenus chez Mireille, elle a une petite véranda, où ils seront bien, nous serons avec eux. Et je te propose aussi, si tu le veux, d'y prendre une douche ! Ne te méprends pas sur cette proposition, c'est juste si tu as envie de prendre une douche bien chaude. Il y a une petite salle de bain près de la véranda...

— Que d'attention ! Comment puis-je mériter cela ? Moi une sans-toit.

— Ne te mésestime pas ainsi Évi ! Tu es une personne respectable et qui doit être respectée... j'arrête mon propos, avant de me prendre une volée de bois vert de Lolo... elle est sensible.

— C'est loin ?

— Tu passes devant presque tous les jours, je pense !

— Ah bon !

— Tiens c'est là, dernière cette grosse porte de bois ! Dis Lolo ! Tu peux frapper... s'il te plaît !

— Hypocrite ! Mais oui !

La grosse porte en bois si épais qu'on ne pouvait deviner ce qui il y avait derrière ! Une vieille dame voûtée entrouvrait un vantail, avec un sourire sincère.

— Entrez, entrez ! Mesdames, ce n'est pas bien grand chez moi, mais c'est chez moi...

— Eh bien Angélique ! Je la connais la dame ! C'est mamie bouts de pain !

— Bonjour Mireille, alors mamie bouts de pain !

— Bonjour Angélique, deux ou trois fois la semaine, je donne aux chiens de la jeune dame des trognons de pain sec.

— Bonjour Mireille, cela fait plaisir de vous revoir ! En fait vous connaissez Évi ?

— Connaître est un bien grand mot : je suis très introvertie, aller vers les autres me pose de gros problèmes. Là, il y a les chiens... cela permet un petit bonjour... c'est déjà un exploit pour moi.

— Vrai qu'elle a raison mamie bouts de pain ! C'est une dame discrète, qui a, au moins, un geste pour mes chiens ! Regarde Angélique ! Ils lui lèchent la main, ils la reconnaissent bien !

— La cour n'est pas bien grande, tu peux lâcher tes chiens, demoiselle ! Personne ne dira rien...

— Demoiselle, comme elle y va la mamie !

— Je ne voulais pas vous froisser...

— T'inquiète pas mamie, je t'ai à la bonne, t'es sympa toi au moins !

— On va entrer dans la petite véranda ! Il y fait plus chaud qu'ici, les chiens peuvent venir aussi.

— C'est sympa ici, on peut pas deviner comme c'est depuis la rue !

— En fait presque personne ne passe par là, il y a une autre porte qui s'ouvre à la rue, par la cage d'escalier, c'est plus pratique et au moins on est abrité.

— Putain c'est Byzance, cela fait un bail que je ne me suis pas assise dans un fauteuil en osier !

— Il ne me reste plus grande chose, deux petites pièces et cette petite véranda, le reste s'est envolé dans les poches d'enfants bien ingrats mais c'est aussi une longue histoire. Et puis, je suis logée et j'ai de quoi me nourrir. Il ne faut pas faire de folie, mais je suis du bon côté du trottoir... C'est suffisant à mon âge ! Bon, qu'est-ce que voulez boire mesdames ? J'ai du café, du thé et si quelqu'un préfère, je peux faire un chocolat chaud. Il m'en reste une boîte, quand mes petits-enfants venaient encore ici. C'était...

Une larme discrète reluisait sur le coin du regard, des douleurs se dessinaient dans le temps... elles taisaient l'arrogance d'autres propos...

— Ce sera un café pour moi Mireille ! Dites, je me suis permis de vous apporter quelques viennoiseries ! Lucas ! Tu peux filmer, mais pas Mireille, elle tient à rester discrète.

— Moi aussi ! Et pour toi Évi ? Du chocolat chaud !

— Je ne voudrais pas abuser quand même, vous êtes déjà bien sympa d'accepter une cloche à votre table !

— Il y a bien longtemps que j'y pensais, mais ma timidité a recroquevillé l'intention.

— Je vous laisse quelques minutes pour préparer les boissons, je crois que vous avez à parler !

— C'est exact Mireille, ma Lolo, tu peux sortir ton dossier !

Laurence exhibait un sourire qui questionnait Évi, elle regardait Laurence avec un regard inquiet...

— Ne t'inquiète pas ainsi, nous avons de bonnes nouvelles pour toi, de très bonnes nouvelles. Elles sont de deux ordres, tout d'abord des aides financières...

— Comment cela ! Vous avez trouvé du fric ! Je n'ai pas le droit à grand-chose pourtant, quelques euros par-ci, quelques autres par-là, le CMU et puis la municipalité, mais ça ne va pas bien loin !

— Non, non, ce ne sont pas des aides, ce sera une pension que ta mère te versera !

— Ma mère ! Alors là, vous rêvez !

— Je l’ai rencontrée, comme j’ai rencontré aussi ton père. Et voilà... nous avons une proposition de pension à te faire.

— Vous l’avez assise sur une chaise électrique pour lui faire cracher un euro ?

— Oh non, c’est bien plus simple, tu vas comprendre... ton père a toujours des parts dans la pharmacie, que ta mère voudrait bien lui racheter, mais lui ne le veut pas et je pense qu’il a bien raison. Donc, elle doit lui payer des dividendes et ce n’est pas la pension alimentaire qu’elle lui paie qui soldent ceux-ci. Il y a de la marge, une grosse marge, elle doit même un gros passif à ton père, mais cela est son problème. Revenons à toi, ta mère te versera mille euros chaque mois et cela, via un notaire.

— Elle ne me doit rien à moi !

— C’est ton père... il a demandé qu’une partie de son dû te soit versé...

— Je ne comprends rien...

— Ton père demande que sa pension soit réévaluée, je devrais dire évaluer...vu comme ta mère le gruge... et de cette

pension il déduit mille euros qu'elle te versera, ceci sera revu chaque année à la date anniversaire de ce document...

— Et à quelle condition ?

— Il n'y a pas de condition, c'est un arrangement, ce n'est pas une décision de justice. Elle préfère un arrangement sous cette forme qu'une action en justice où je pense qu'elle aurait bien plus à perdre.

— Tu es forte quand même et comment elle prend cela !

— Mal, très mal, c'est une picsou !

— Elle a demandé de mes nouvelles...

— Je suis désolée... mais à peine... j'en étais choquée... qu'ainsi une mère ne s'intéresse pas de ce que devient sa fille, un être humain qu'elle a mis au monde tout de même !

— Ma mère il n'y a qu'elle qui compte et son petit cul... et le branleur qui s'occupe de son cul... il était là !

— Non, je ne l'ai pas vu et c'est bizarre, mais je n'ai pas eu l'impression qu'un homme vivait dans la maison ! Je me trompe peut-être !

— Il a peut-être trouvé une cougar plus jeune et plus riche... et puis, je m'en fous... C'est top ça et pourquoi papa n'y a pas pensé avant...

— Ton père, ce n'est pas terrible, l'alcool le ronge, s'il continue ainsi il ne vivra pas bien longtemps. Il en est bien conscient d'ailleurs.

— Pauvre bonhomme... comment une femme peut faire tomber un mec si bas ? Elle a eu quand même des relations amoureuses avec lui. On ne peut pas simuler si longtemps. Si je m'en sors, je m'occuperai de lui... si je m'en sors.

— Quand je l'ai rencontré, il n'était pas trop amoché, pourtant j'y suis allé sans l'informer au préalable... pas à jeun non plus pour autant. Il ne parlait que de toi... toi sa petite fille... il ne se doutait pas de ta vie, je ne lui en ai dit que le minimum pourtant... il pleurait... à chaudes larmes... sans se retenir... je pense qu'il n'en a plus la force, il est ruiné cet homme.

— Voilà les cafés et le chocolat de ma... voisine... je peux le dire ainsi ?

— T'as de l'humour mamie, t'as de l'humour, j'aime bien les gens qu'ont de l'humour ! Et puis cette nouvelle ça m'ouvre l'appétit ! C'est certain ce que tu me dis Laurence !

— Les documents seront signés chez le notaire... tu devras le signer si tu es d'accord, bien entendu. Et puis, il faudra un RIB !

— Là ! Tu rigoles ! T'as déjà vu une cloche avec un compte en banque ?

— Je t'en ai ouvert un, un petit compte sans frais, sans découvert, tu sais peut-être, c'est dans les bureaux de tabac que l'on peut ouvrir ces petits comptes-là ! J'ai le dossier dans ma sacoche, à signer aussi !

— J'en reviens à la sorcière ! Comment a-t-elle pu accepter cela ?

— Quand ton père m'a dit qu'il avait toujours des parts dans la pharmacie. J'ai fait part à ta mère que ton père pensait les vendre à un tiers... elle a vite compris... et puis il y a toi... et par la loi, les parents doivent toujours assurer un minimum le besoin de leurs enfants. Là aussi, elle a vite compris, en fait tout ce qui est d'argent elle comprend très vite... bois ton chocolat, il est bien chaud, après nous parlerons des aides pour ton retour vers une situation moins dramatique...

— Vous êtes de sacrées gonzesses quand même toutes les deux ! Je n'ai jamais rencontré de ma vie des personnes aussi intéressées par les autres. Et puis... si cela ne marche pas, je devrai tout rembourser...

— Tout ce qui viendra de ta mère est à toi quoi qu'il en soit... C'est ton argent... tu pourrais même demander des arriérés, je pense...

Évi ne pouvait pas répondre, ses lèvres trempaient goulûment dans le chocolat, le regard dans la mousse et bien ailleurs aussi. Elle semblait soulagée, une nouvelle comme celle-là, elle ne devait pas en avoir eu depuis un bail, depuis que sa mère l'avait jetée dans la rue même. Elle relevait la tête, les épaules délestées lui redonnaient une meilleure allure, le souffle plus calme, les yeux plus droits, l'instant ne méritait pas plus...

Angélique et Laurence la laissaient ainsi, savourer et le chocolat et le moment... Mireille se faisait discrète, plus petite qu'à son habitude, se sentant de trop dans la conversation de jeunes filles qui venaient lui déranger sa solitude. Solitude, moment des drames et aussi de reconstruction, moments des pertitions et aussi d'espoirs. Ce silence des mots et des arrogances se prolongeait... comme sans doute Évi inconsciemment le voulait... une sorte de trêve de l'insolence du temps s'était invitée ici, dans ce petit endroit presque caché du monde, de l'autre monde, celui de la rue, des pauvres et des autres qui fuient les déshérités. Laurence suivait avec gourmandise les expressions d'Évi, des expressions oubliées

depuis tant de temps, une sorte de satisfaction désuète, un petit plaisir qui fait revivre l'esprit et redonne du bleu à un horizon effacé. Chacun était à sa place, respectant celle de l'autre, surtout celle d'Évi, presque ivre de penser, de penser un demain un peu mieux, surtout différent, surtout plus souriant. Cela aurait pu durer bien plus longtemps si Zyodi n'en avait pas décidé autrement, elle chouinait... le regard planté dans celui de sa maîtresse, elle sentait bien que l'instant était différent, inhabituel. Elle comprenait comme un chien peut le comprendre que sa maîtresse éprouvait des sentiments contrastés, des sentiments forts, très forts, trop forts, des sentiments qu'elle, petite chienne, n'avait jamais compris dans le regard de sa protégée...

— Viens là ma belle... tu comprends toi au moins, tu es bien moins con que ma mère... tu es simple... on devrait tous être comme eux... les chiens... les animaux... ils sont bien moins cons que nous.

— Que dis-tu là Évi ! C'est bien vrai... il n'y a pas d'arrière-pensées chez les animaux, ils peuvent mordre certes... mais ce n'est pas calculé...

— Ce n'est pas tout Évi ! Ce n'est pas tout...

— Je comprends... maintenant c'est à moi, à moi de jouer !

— Pas de jouer non... mais d'accepter l'aide des autres, d'accepter de changer de vie !

— Au moins d'essayer, nous souhaitons te donner les moyens d'y arriver. Tu mérites cela... beaucoup d'autres, eux aussi, mériteraient cela... mais voilà... toi, tu es là ! Nous pensons que tu peux devenir le relais pour ces autres...

— Je comprends... je voudrais bien, mais quel changement mes poules ! Quels changements, je ne sais même pas si je suis capable d'arrêter de boire...

— L'important n'est pas là. Il est d'accepter de rencontrer ceux qui pourraient t'aider !

— Comment puis-je savoir si même j'ai bien la volonté de m'en sortir !

— Tu nous rencontres chaque semaine, tu discutes... tu es déjà dans une démarche de changement...

— Vous me foutez la peur... vous me foutez la pression... je ne sais plus... je ne sais pas...

— On y vient Évi ! On y vient ! Nous suivrons, pas à pas, ta reconstruction, nous et d'autres. Tu te souviens que le journal veut mettre quelques moyens pour que tu t'en sortes, pour chacun puisse comprendre qu'on peut s'en sortir, que ce n'est pas une impasse. Alors, nous te proposons la démarche suivante, dans un premier temps, une cure de désintoxication,

une ou plusieurs, s'il le faut... dans un établissement public... nous pensons qu'ils sont plus aptes à te suivre qu'une clinique qui fera ce qu'elle doit faire, mais pas plus, sans suivi après...

— C'est bien cela, c'est bien... je préfère aussi... ne pas trop m'éloigner de cette ville, c'est mon chez moi...

— Puis, après, nous t'avons trouvé une association qui prendra le relais, pour que tu reprennes confiance en toi... puis ensuite les formations nécessaires pour rejoindre une assos...

— Vous me demandez beaucoup...

De nouveau, des larmes s'échappaient sans contrôle, elle essuyait leur destin d'un revers de manche.

— Tout se fera pas à pas, tu prendras le temps qu'il faut, nous t'aiderons, d'autres personnes aussi... pour que tu t'en sortes...

— J'ai peur... mais commençant à te connaître Angélique, tu vas dire que c'est bon signe...

Un sourire, entre moqueur et rassurant, se dessinait sur des lèvres fiévreuses, un soupir taisait l'insolence du temps et des mots. Angélique et Laurence ne pipaient rien et suivaient leur protégée d'un regard protecteur.

— Mes chiens quand je ne serai pas là...

— Voilà aussi pourquoi nous sommes chez Juliette. Nous pensions les prendre à la maison, il y a de la place, les garçons auraient été contents... mais Juliette les connaît déjà... et surtout c'est Juliette qui a proposé...

— Vous avez pensé à tout, il faut... il faut que je me lance... je n'ai plus beaucoup d'excuses à repousser ce changement...

— Nous ne voulons pas te mettre trop de pression, nous allons te laisser réfléchir une semaine encore, puis nous verrons. Il ne sert à rien de démarrer des soins si tu n'es pas motivée, ce serait un échec pire encore... alors prends ton temps.

— Je vais y réfléchir encore... j'étouffe là ! Il faut que je sorte... aller marcher dans la rue...

— Ce n'est pas un problème... Juliette merci... merci beaucoup !

— Fais un bisou à Hélène, Angélique ! Dis-lui que je l'attends, pour un café !

— Je n'y manquerai pas ! à bientôt !

— Au revoir Juliette !

— Au revoir les filles !

Les chiens, eux, n'étaient pas pressés de quitter l'endroit, bien plus confortable que côté rue, bien plus sympa pour un chien aussi.

— Tu as l'air bien soucieuse !

— Cela fait bien un siècle que je n'ai pas eu à assumer quoique ce soit, seulement attendre que les coups durs me tombent sur la gueule. Quelque part, je m'y attendais... il faut que je me bouge le cul... sinon je vais crever dans la rue...

— Tu as du temps, si tu veux nous pouvons attendre, ce n'est pas pour nous, c'est pour toi. Il faut que tu sois prête, pour une meilleure réussite...

— Je vais rester là... avec mes potes en ruine à attendre... attendre d'avoir enfin le courage... bon les filles à la prochaine... je reste ici...

— La semaine prochaine Évi... tu as le temps... nous en reparlerons...

Évi les quittait sans un regard, assise sur son banc. Les chiens à ses pieds le regard tourné vers elle, elle pleurait sans doute...

— C'est dur de la laisser ainsi ma Lili !

— Je sais... mais je sais aussi que si elle ne se lance pas, elle ne s'en sortira pas, malgré tout, j'ai confiance... elle me fait chialer...

— **Moi aussi, mais c'est une habitude chez moi. Allons retrouver nos enfants et nos mamans !**

Chacune retournait à ses occupations, bien diverses, surtout pour Évi.

Chapitre 8 : L'envie d'Évi pour la vie.

Ce matin est d'espoir d'un temps meilleur. Même si l'hiver est encore sur le calendrier. Dehors, au réveil, le vol d'un oiseau endolori, dessine un bout de ciel bleu, le gosier raillé tente un cri d'espoir. Ce matin est le premier depuis le jour de l'an ou presque, le premier que l'âme aurait besoin pour retrouver une joie effacée, quand la nuit recule vraiment devant un jour plus arrogant et en ce matin sans nuage, cette vérité est plus criante encore. La lumière s'est bien présentée plus tôt pour titiller les ajours des persiennes et aussi chatouiller le regard d'Angélique, celui de Laurence était encore égaré dans le pli repu d'une Morphée bien grasse. Elle secouait ses paupières, faisant choir le sable d'une plage disparue, étirant ses bras sclérosés, sans bruit, avec la précaution d'un chat qui promène son indélicatesse sur une vaisselle de porcelaine qui n'a plus les honneurs de Limoges. Il fallait ménager les derniers moments du sommeil de sa belle. Il en allait de l'humeur de celle-ci, pour la journée. Elle semblait encore dans la patience d'un chevalier pas pressé, d'une chevalière plutôt, bien dans les rêves tranquilles d'une

âme sans trop de problèmes. Angélique tentait de glisser hors des draps, avec les précautions d'une amoureuse attendrie. Elle était presque sortie, qu'une main agrippait sa hanche sans soucis, la retenant assise sur le bord du lit, plus nue qu'une vérité.

— Dis ma Lili ! Reste encore un peu, je veux sentir ta peau sur mon corps.

Angélique se laissait aller, se trouvant renversée, la tête chue sur le haut de la poitrine de Laurence.

— Ma Lolo, tu sais y faire quand même tes doigts parlent de tes sentiments. Dans mes cheveux que tu démêles, ils taisent mes ambitions du matin pour rester près de toi.

— Lili ! Quel plaisir de me réveiller près de toi, dans cette sérénité d'un matin prometteur. Tu peux rester encore un peu, la maison semble calme, si calme, nous ne sommes pas pressées, les enfants doivent dormir et les mamies ne font pas de bruit.

— C'est vrai qu'il fait bon d'être contre toi aussi, contre cette poitrine encore ferme et inassouvie qui a pourtant nourri tes garçons et qui me nourrit de plaisir. Je resterais bien plus longtemps, mais tu vois, j'ai une profonde envie d'aller pisser...

— C'est romantique ! Ah Lili ! Va et reviens vite, j'ai envie de te câliner. Ne te méprends pas, hier soir, c'était si bien et cela me suffit. J'ai seulement envie de t'effleurer...

— Ça commence ainsi... bon, je vais me soulager... allez Lolo ! Lève-toi ! On va prendre une douche toutes les deux ! C'est toi qui me savonnes et me rinces aussi... tu fais vite à te lever, dis-donc !

— Bon tu as gagné... à la douche !

Les deux jeunes femmes bien plus nues qu'une Ève à la création, bras dessus-dessous se dirigeaient vers la salle de bain... porte close, avant d'en ressortir plus habillées.

— Maman ! Maman !

Le petit Juju se jetait sur sa mère, suivi de près par le frangin Aurélien, bien moins démonstratif. Puis, le petit, sans vraiment quitter les bras pour autant, se retrouvait à bisouter la Lili qui n'en demandait pas tant, l'étreignant si fort qu'il pouvait l'étouffer.

— Ma Lili... ma Lili... ze t'aime...

— Moi aussi je t'aime mon Juju ! Et j'aime aussi tout autant Réré !

— Dis Lili ! T'es aussi ma maman ?

— ... Bien oui... Réré

— Tu t'en sors bien, sur ce coup-là ma puce ! Depuis que tu les as sortis, il n'y a plus que toi qui compte, ils n'arrêtent pas de parler de leur Lili, tu les pourris ma belle !

— C'est bien ainsi quand même... non !

— Ce n'est pas le sujet ma Lili ! Et ce n'est pas le moment d'en parler. Allez retour à la table, les garçons et les mamies s'impatientent.

— C'est bien quand même que cela se passe comme cela, ça te gêne ?

— Non, bien entendu que non, bien au contraire, je veux nos garçons heureux, ils ont perdu leur incapable de père, ils ont gagné une deuxième maman.

Le ton était comme le matin, paraissant courageux et téméraire, un leurre peut-être qui fait, paraît-il le bonheur. Il est ainsi de ces matins qui se moquent du temps qu'il fait dehors, la météo c'est fait pour ceux qui ne s'occupent pas des humains... le ciel est toujours bleu dans le regard d'une personne qui a perdu ses demains et à qui quelqu'un tend une main. L'humeur ainsi se fait au gré de petits bonheurs qui se sèment dans la nature des incertains, dans les incertains des nuits sans sommeil, des nuits presque sans matin. Angélique appréciait particulièrement ces instants, nectar du temps à

apprécier avec la gourmandise de la vie des autres, les autres humains, ceux qui ont besoin d'un destin différent.

— Tu viens avec moi voir Évi ce matin ma puce ?

— Non, je prépare son dossier pour les aides qu'elle a le droit !

— Je passe de toute façon au journal avant, déposer mon article pour demain et puis, je vais faire un point avec Pierre sur notre protégée. Alors, à ce soir ma puce !

— à ce soir ma Lili !

— Bonjour Pierre !

— Salut Angélique ! J'ai cinq minutes dans la salle de réunion. Lucas aussi !

— Eh bien Pierre ! C'est la forme !

— Assoyez-vous vous deux, C'est sérieux ! J'ai du nouveau pour la petite Évi ! Vous avez du café sur la table ! Servez-vous le temps que je vous en parle ! Voilà, il me faut un premier rush du reportage sur notre protégée...

— Pour quand ?

— Je vois le réalisateur de l'émission après-demain, mais j'aimerais voir le film avant au moins avec le maître de stage

de Lucas, ce soir ou demain soir vous viendrez tous les deux avec moi présenter votre reportage...

— Ce n'est pas un problème, si tu veux, Lucas pourra nous faire une présentation ce soir. Il reste ici pour préparer son bout de film. Il pourra en parler à son prof avant la présentation, il est déjà bien informé, il ne devrait pas y avoir beaucoup de modifications. J'y rajouterai mes commentaires dessus après. De toute façon, la version qui passera à l'écran ne sera pas la nôtre, n'est-ce pas !

— C'est un fait. Mais ce qui en ressortira sera issu de la présentation. Bon d'accord pour demain soir huit heures. Lucas, tu rappelles ton prof d'accord ? Angélique, il faut que je te voie seule, peux-tu me suivre dans mon bureau ?

— Bien entendu ! Il y a un problème ?

— Non, non, pas du tout, c'est plutôt confidentiel ! Désolé Lucas !

— Alors, Pierre quoi de si important !

— Il faut que je rencontre votre protégée, pour que je m'en emprenne, que je la comprenne, que je la ressente. Tu comprends ce que je veux dire Angélique !

— Bien entendu, je te comprends bien... et puis si nous voulons que tu soutiennes le dossier... j'y vais tantôt pour le

petit bonjour de la semaine... quelquefois je me dis que ce n'est pas beaucoup...

— Tu ne peux pas vivre avec elle tout le temps, il faut qu'elle réfléchisse, qu'elle réagisse. Non, non, je pense que c'est bien ainsi. Je vais avec toi, à quelle heure, part-on ?

— 14 heures !

— C'est top, à tout à l'heure !

— Dis Lucas ! Allez hop, nous devons travailler sur la vidéo !

Nous grignoterons en allant voir Évi.

— C'est loin encore Angélique ?

— Non, non, nous arrivons, toujours pressé Pierre !

— Dire que j'ai connu ce quartier, c'était le plus malfamé de la ville quand j'étais jeune... voire maintenant c'est un quartier chic.

— Ce qui attire aussi les indigents... pour survivre, il faut être où il y a de l'argent...

— La rançon de la gloire Angélique... la rançon de la gloire... on ne peut être riche impunément.

— Elle est assise sur le banc avec ses chiens, là à droite...

— Gare-toi là ! Il y a une place de parking...

— Mais c'est qui ce mec Angélique ? Une embrouille !

— Non, non Évi ! Reste-là ! C'est le patron du journal...viens, viens... on va au café !

— C'est certain ! J'ai pas confiance...

— Viens... tu pourrais dire bonjour quand même !

— Tu fais chier Angélique, tu fais chier... tu veux me faire chialer...

— Voilà ! je te présente Pierre, le directeur du journal, il souhaite te connaître !

— Pourquoi, il n'a jamais vu une cloche ! ... Je ne suis pas trop bourrée aujourd'hui, c'est un signe !

— Je voulais seulement vous voir, vous entendre, j'ai besoin de contact humain pour comprendre les gens...

— Il va me proposer de baiser tout à l'heure !

— Non Évi ! Ne te méprends pas, il est très sincère !

— Mais je rigole ! j'ai le droit à l'humour aussi non !

— Bonjour Évi ! Comment vas-tu ce matin ?

— Bonjour Angélique ! Bonjour le dirlo !

— Bonjour mademoiselle Évi !

— Il se fout de ma gueule le papy... mademoiselle...

— Donne-moi la laisse des chiens Évi ! Regarde comme ils me reconnaissent bien !

— T'es leur pote maintenant ! Ils ne sont pas méchants...faut pas me marcher dessus, c'est tout ! ... Il n'est pas là le gamin ?

— Il prépare la vidéo pour l'émission de télé...

— Ah c'est vrai ! Ce truc à la télé... mais mes potes de la rue, ils n'ont pas la télé, ils ne pourront pas me voir à la téléche !

— Nous installerons un écran sous la halle du marché, il y aura un petit buffet aussi...

— C'est top ça ! Il y aura du pinard aussi ?

— Nous n'avons pas le droit et dans la démarche de votre réinsertion ce ne serait pas top !

— Voilà Pierre ! C'est ici sur cette terrasse, que nous prenons le petit-déjeuner que tu nous offres !

— Dans le temps, c'était des pissotières qui étaient installées ici avec une madame pipi à l'accueil...

— Ça change, maintenant les mecs, ils pissent contre les murs, quand c'est pas sur nous, quand ils sont bourrés.

— Dis Pierre ! Je peux m'asseoir en face de toi ?

— Bien sûr... bien sûr...

— Mais dis Pierre ! Tu sembles embarrasser !

— Oui, oui... Ophelie me trouble !

— Qu'est-ce que je te disais Angélique ! Je lui fais de l'effet au papy !

— C'est un sensible ! Cela ne paraît pas ainsi... mais...

— ça me donne faim les filles ! Pour moi un grand kawa et des tartines !

— Bonjour mesdames, monsieur ! Ce sera ?

— Regarde le crapaud ! Il me prend pour une madame maintenant ! Moi comme d'hab., chocolat chaud et croissants !

— Pour moi un grand noir et pour Pierre un autre grand noir et des tartines de pain et du beurre, nostalgie du passé.

— Dis Pierre ! Cela fait combien de temps que tu n'as pas pris le temps d'un petit déj en terrasse !

— Bien longtemps...

— Bon ! Évi, as-tu bien réfléchi à ce que l'on s'est dit la semaine passée ?

— Et bien, je veux partir le plus tôt possible ! Dans ma tête... je me suis fait un cinéma... j'ai pris un peu confiance... dès que c'est possible...

— On va appeler le service addiction de l'hôpital ! Et on t'y emmène dès qu'une place y est libre.

— Angélique ! J'appelle, ma sœur travaille là-bas, elle va me renseigner rapidement. Vous m'excusez !

Il quittait la table pour un endroit plus isolé...

— Évi, je connais Pierre ! Cela risque d'aller très vite !
Quand il s'engage dans quelque chose, c'est sérieux !

— Après-demain si cela vous va Évi ?

— Bien... oui... il le faut...

— Je peux leur confirmer !

— Bien oui... mais il me prend pour qui celui-là ! Moi aussi, j'ai une parole ! Il ne faut pas croire que nous, les gens de la rue, on ne sait pas respecter un engagement !

Chapitre 9 : La sortie du cimetière des âmes.

Il fallait bien qu'un jour cela arrive... il y a toujours un jour où cela arrive... un jour qu'on attend... ou pas... avec patience... avec impatience... ou bien seul. Un jour ou cela vous tombe sur la tête, comme la lame, lâchée du haut d'une guillotine, sans être condamnée par des juges, mais condamnée par d'autres pareils.

Il fallait bien qu'un jour cela arrive... des espoirs ou des désespoirs... sous rire sans sourire, prêt parée mais pas préparée, ou pas parée, pas prêt parée. Un jour donc et celui-ci était doucement préparé, comme pour une naissance sans grossesse, une renaissance plutôt, quand on tente de sortir, non d'un ventre protecteur, mais d'un gouffre abyssal du cimetière des âmes.

Le cimetière des âmes, là où se côtoient les presque morts et les trépassés, les sous-vivants et les survivants, linceul d'un monde derrière la frontière, la frontière qui sépare les voyeurs des rejetés, celle qu'il ne faut pas franchir au risque d'être condamnée à ne plus vivre pour de vrai, mais pas tout de suite. La société aime torturer les êtres qu'elle rejette.

Il fallait donc bien qu'un jour, cela arrive, qu'Évi quitte ce trottoir indifférent à ses maux, son paquet de vie, ficelé à ses pieds, prête à repartir dans un monde oublié.

Évi était là, assise sur ce banc lessivé par les pluies des hivers, patientant Angélique et Laurence, le regard au-delà des yeux, loin des certitudes et encore toute proche des mauvaises habitudes. Elle était là, comme on attend sur le quai d'une gare, un train qui ne viendra peut-être jamais, pour quitter cet endroit. Mais le train revient toujours au même endroit, il ne faut pas oublier de descendre sur le quai d'un ailleurs espéré.

Elle ne remarquait pas que ces deux protectrices arrivaient par le quai, le quai du fleuve, elles étaient loin encore, mais s'approchaient inéluctablement, comme une sournoiserie.

— Regarde Lolo ! Évi est là, elle nous attend !

— à quoi pensais-tu ?... Qu'elle aurait changé d'avis... ce n'est pas le genre...

— Revenir dans notre monde peut faire peur... et puis est-ce bien la meilleure solution pour elle ?

— Lili ! T'es pénible ! C'est pareil à chaque fois ! Tu arrives au bout d'une belle action... et patatras, tu remets tout en cause ! C'est tout de même mieux que de se saborder dans la rue quand même.

— Peut-être ! Peut-être ! ...

— Tu es bien compliquée... regarde plutôt ta protégée ! Elle semble prête, elle t'attend !

— C'est vrai... mais ce monde, notre monde n'est pas si terrible que cela ! Si c'est pour vivre comme bien des gens, sans lumière, cela vaut-il le coup !

— Tu arrêtes ! Elle nous regarde ! Fais bonne figure au moins !

— Angélique ! Laurence ! Je suis là ! J'ai eu peur que vous ne veniez pas !

— Pourquoi donc !

— Je ne sais pas, ma chance habituelle !

Angélique se prit un bon coup de coude dans les côtes, sans broncher... Lolo lui remettait vite les pendules à l'heure. Elle comprit bien vite, qu'il fallait oublier les petites pensées personnelles, pour une réaction positive...

Évi faisait plaisir à regarder, quelqu'un de perdu qui tentait de se retrouver... quelqu'un qui essayait de comprendre pourquoi elle était tombée. C'était presque mignon si on ne connaissait pas sa situation passée.

— Nous sommes de paroles Évi ! Quand nous nous engageons, c'est pour aller jusqu'au bout !

— Il y a tellement eu d'espoir en des personnes et presque autant de claques dans la gueule...

— Évi, nous t'accompagnons pour tes chiens... mais où sont-ils ?

— Chez mamie Mireille !

— Cela n'a pas été trop dur de les laisser ainsi ?

— C'est un arrache cœur, ces bêtes c'est toute ma vie, mais il fallait le faire et puis ils ne sont pas perdus chez Mireille ! Ils la connaissent bien.

— Bon, alors il ne sert à rien d'attendre, à moins que tu veuilles prendre un café ou aller saluer quelqu'un de particulier.

— Non, non... tout cela est fait depuis hier et ce matin encore... même le connard du bistrot que j'ai été salué... cet enfoiré il m'a souhaité bonne chance...

— Comme quoi il peut y avoir un peu de bon dans quelqu'un de mauvais !

— Désolée Évi, mais nous avons un peu de marche. La voiture est garée sur le quai !

— Cela me permettra de trainer encore un peu ici...

— Je n'ose imaginer ce qui tourne dans ta tête...

— ça fait mal... très mal, je peux sourire à vos regards, je pleure dedans... je pleure...

— C'est courageux ! Ta démarche est courageuse... tu souffriras encore après... puis cela ira mieux, puis tu retrouveras tes chiens, mais tout cela demande du temps, n'est-ce pas ma Lolo ?

— La voiture est là...

— Allez hop les filles ! Il faut pas rester trop longtemps ici ! ça secoue de partir... autant faire vite.

— C'est parti, viens devant avec moi, Évi !

— J'ai le droit d'être devant...

— Boucle ta ceinture... et puis en route... Dis ma Lili !
Peux-tu donner le sac à Évi ?

— C'est quoi ?

— Quelques fringues pour que tu sois plus à l'aise où tu vas !

— Vous avez honte de moi...

— Mais non ! Ne le prends pas ainsi !

— Mais je plaisante Angélique... j'ai pas trop envie pourtant... mais... c'est un cadeau alors !

— C'est cela même... regarde !

— Oh putain ! Que c'est beau ! Vous me gâtez les filles !

— C'est pour t'aider à retrouver des couleurs.

— Merci, merci les filles...

Évi avait les yeux qui s'embuaient, après tant de souffrances, elle avait toujours des sensibles réactions... le cauchemar pourtant approchait. La maison de la rédemption... bientôt un autre monde pour essayer de revenir... de revenir chez les autres, ceux qui l'avaient ignorée depuis tant d'années et qui la salueraient volontiers après... après. Après, tout reviendra dans l'apparence...

— Évi !... Je suis désolée, mais nous sommes arrivées !...

Des trémolos chahutaient la voix de Laurence, Angélique la regardait, elle sentait aussi des frissons courir sur tout son corps...

— C'est quand qu'on se dit salut ?

— On peut t'accompagner à l'intérieur !

— Ils savent que je vais venir ?

— Oui... bien entendu...

— Laissez-moi à la porte alors, ce sera moins difficile après... je peux vous faire des gros bisous...

Évi tombe dans les bras d'Angélique et de Laurence, pour des étreintes franches et sincères, les mots ne servent plus à rien. Et puis, les regards évitent de se croiser, les larmes se taisent dans les yeux, les mots n'ont plus de lettres, les lèvres se mordillent, les mains torturent les doigts, les estomacs se

**noent et plus rien ne s'échange. La séparation... pas en tant
que telle... Évi s'échappe de son passé...**

Epilogue...

Le temps devrait s'effacer devant le courage. Mais tout ne se passe pas comme chacun le souhaite et quand on veut quitter le lieu de ses maux, les maux sont plus forts, ils ne vous lâchent pas.

Évi est retournée sur les trottoirs, les mêmes que dans son passé aux parfums d'urine et d'inhumanité. Elle et ses chiens, les voilà de retour, qui errent dans l'inconsistance d'un monde qui fuit ses vérités. On retourne toujours d'où on vient paraît-il !

Ce matin, elle est assise à côté d'une jeune femme, échouée ici, sans savoir vraiment comment.

— Bonjour, tu es juste à la place de mes hier !

Enfoncée dans un mutisme profond, les cheveux en broussaille cachaient un visage sans doute bien honteux ou défait d'abus. Elle lui prit une main, sans résistance vraiment et la réchauffait dans les siennes sans en faire trop pour autant.

— Je peux t'aider !... Je viens de la rue aussi... je sais comme cela est dur de tenter de survivre...

La tête reste pencher sur sa honte, la voix perdue dans les chagrins.

— Tu veux boire un café chaud... ou autre chose !

Évi garde patience, elle connaît bien la situation et pour cause, elle ne laissera pas cette jeune fille se perdre comme bien d'autres. Elle sait que tout se joue les premiers temps de galère... après, malheureusement, on rencontre des potes de cuite, de stupéfiant, de sexe même et on tombe dans les routines absurdes qui ne mènent à rien, si ce n'est à une ruine humaine.

Le temps des vaches maigres est derrière Évi, mais elle est toujours dedans, il y a toujours d'autres Évi qui vivent difficilement sur les bitumes indifférents des villes indifférentes, peuplés d'égotistes indifférents.

Cela fait deux ans qu'Évi a quitté la rue, elle a retrouvé une foi de vivre, qu'elle avait égarée, dans la volonté d'autres. Elle est redevenue une personne respectable aux yeux des passants qui passent, mais surtout respectée, par ceux qui ne passent pas, mais qui restent dans un désert d'humanité.

Il y aurait donc toujours une chance de s'en sortir, il suffit de chercher une Angélique, une Laurence ou une Évi aussi

maintenant. Il doit bien y en avoir une à chaque coin de rue... je crois... j'aimerais y croire... alors...

Alors, Évi a repris des études de médecine... elle veut obtenir un doctorat en pharmacologie, pour ouvrir une pharmacie solidaire et pour reprendre la pharmacie de sa mère. Sa mère est atteinte de la maladie d'Alzheimer, il lui faut abandonner son travail pour rejoindre une maison spécialisée. C'est une situation ambiguë tout de même, celle qui avait jeté sa fille dehors, a besoin de celle-ci pour le reste de sa vie. Elle n'est pas rancunière Évi, bien d'autres auraient laissé cette mère dans ses nuages. Maintenant cette mère ne se souvient même plus où elle habite et encore moins de la descente aux enfers qu'elle a offerte à sa fille.

Pour la pharmacie de sa mère, c'est pour la mettre en gérance, Évi est devenue la curatrice de sa mère et la tutrice de son père, alcoolique chronique. Le temps est facétieux, il montre des visages quelquefois bien différents, les deux côtés du miroir. Hier pratiquement sans un rond, aujourd'hui elle gérait les comptes de ses parents, ruines tous les deux de la vie, de leur vie... une petite consolation du temps, que tous les déshérités de la rue n'ont pas.

Pour la pharmacie solidaire, c'est pour offrir aux indigents de la rue une médication gratuite, avec le retour des inutilisés des particuliers et des laboratoires et aussi par l'autre pharmacie.

Évi met la barre très haute, l'objectif, des soins gratuits pour ceux qui en ont besoin, pas pour les autres. Une fois par semaine, un médecin vient consulter en premier lieu les nécessiteuses.

Elle a racheté tout le bâtiment où habite Mireille, avec l'argent que son père avait mis de côté... pour elle. On peut sombrer corps et âme et garder une certaine lucidité des obligations. Ce pauvre bonhomme, il n'y a que l'argent qu'il peut offrir à sa fille, l'argent... du mal aura donc une utilité.

Avec Laurence, elles ont renégocié les parts que les enfants de Mireille lui avaient arrachées. Cela fait assez grand pour cette pharmacie et pour le toubib et pour Mireille et pour les chiens d'Évi aussi. Évi, aussi habite ici maintenant, tout près de ses misères, mais surtout tout près de celles de bien d'autres. Elle sait ses demains... sans espoir de plus pour elle... au moins pour l'instant. Un séjour sur le macadam réduit sérieusement les espérances dans la vie...

Conclusion.

Si cette nuit vous dormez comme un loir, j'aurai raté mon propos, j'aurai raté mon message... et plus grave, d'autres Évi joncheront les trottoirs de vos vies, sans que vous n'osiez regarder votre handicap.

Il ne devrait plus être possible de finir comme esclave de la misère, un indigent est un être humain comme vous et moi... alors...

Alors, ayez un autre regard sur ces êtres que vous avez rejetés ! Ils méritent bien plus que du mépris... saluez au moins une Évi ou un Ive, ou leur chien... un sourire cela ne coûte rien et cela montre qu'ils existent encore, donnez-leur à manger pour mieux les aider à survivre...

L'énorme et inexorable machine du temps arrache des demains, avant presque que soit fini le jour espéré, l'espérance pour tenter d'oublier les maux des hier. Ceux qui sont ici, étaient comme vous, hier et qui dit que votre demain ne sera pas leur aujourd'hui...

Personnages :

Évi Lechardon	: La jeune femme SDF
Ive Duroy	: Le petit ami d'Évi
Djock	: Le vieux chien
Zyodi	: La chienne
Angélique Lelièvre	: Journaliste à « La Vérité ».
Laurence Métayer	: Avocate, l'amie d'Angélique.
Hélène Lelièvre	: La mère d'Angélique.
Irène Métayer	: La mère de Laurence.
Julien, Aurélien	: Les enfants de Laurence.
Jean Lucide	: L'inspecteur de police.
Pierre	: Le patron du journal.
 Ginette	: La patronne du bistrot.
Delphine	: La serveuse du bistrot.
Ghislaine	: La secrétaire du journal.
Mireille :	: l'amie d'Hélène



**Évi ... c'est ce que l'humain ne veut pas regarder...
ses travers...**

**C'est si facile de ne pas regarder... de ne plus
vouloir regarder... où vont se déverser les excuses à
exister.**

**Évi ... c'est peut-être aussi un espoir... pour ceux
que nous avons oubliés, pour ceux qui n'existent
presque plus... pour ceux qui ont besoin d'un peu
d'**H**umanité...**